

LE QUATRIÈME LIVRE

DE LA QUATRIÈME PARTIE D'ASTRÉE

Diane et Phillis qui ce matin disnerent avec Astrée pour tenir compagnie à Alexis, estans sorties de table, les advertirent, lors qu'elles demandoient à quoy elles passeroient le reste de la journée qu'une certaine estrangere estoit venue, qui desiroit passionnément de voir Astrée : De sorte, dirent-elles, que si vous ne vous hastez de l'aller voir, assurez-vous qu'elle vous devancera, et si cela advient, il se faut resoudre de l'avoir tout aujourd'huy sur les bras. Alexis qui craignoit grandement de semblables divertissemens : Mon Dieu ! luy dit-elle, mon serviteur, n'attendons pas qu'elle vienne, car de tout le jour nous ne nous en desferions, et infailliblement, s'il me faut contraindre si longuement, je seray encore plus malade que je n'ay esté ce matin. Astrée se mit à rire de l'ouyr ainsi parler : Et ma chere maistresse, luy dit-elle, commandez ce qu'il vous plaist que nous fassions. – Je serois d'avis, respondit Alexis incontinent, que reprenant nos propres habis, nous fussions plus diligentes à les aller trouver qu'elles à venir vers nous.

Cette proposition ne fut pas plustost faite qu'elle fut executée, et cela d'autant plus promptement, que Diane qui les conduisoit, sembloit se haster plus que de coustume, pour le plaisir qu'elle prenoit de parler à cette estrangere, qui disoit tant de mal des hommes, desquels elle n'avoit pas une moins mauvaise opinion, quoy qu'elle la sceut couvrir plus discrettement. Lors que Florice reconnut d'assez loing ces bergeres : Vous verrez, dit-elle, Dorinde, que voicy un effet de la courtoisie d'Astrée, qui ayant sceu que vous la vouliez voir, vous a voulu devancer. – Je serois bien honteuse, respondit-elle, que ces discrettes bergeres eussent pris cette peine à mon occasion, mais je confesse que je meurs d'envie de les voir. – S'il est ainsi, reprit Circéne, et si vous ne voulez estre accablée de trop de courtoisie, je suis d'avis que nous allions à leur rencontre le plus loing que nous pourrons, afin qu'elles cognoissent que si vous eussiez sceu leur dessein, vous eussiez esté la premiere à les aller voir.

A ce mot, ces quatre estrangeres se prenans par les mains, s'acheminèrent au grand pas vers ces belles bergers, qui les receurent avec un visage si ouvert, et avec des tesmoignages de tant de bonne volonté, que Dorinde ne sçavoit ce qu'elle devoit la plus admirer en elles, ou la beauté, ou la courtoisie. Alexis aussi ne fut pas peu estimée, qui sçavoit si bien contrefaire la fille, qu'une seule de ses actions n'en demontoit point le nom. Et parce que Dorinde s'apperceut que toutes portoient en respect et de l'honneur à cette druide, elle eut opinion qu'il falloit qu'elle en fist de mesme ; s'adressant donc à elle : Voicy, Madame, luy dit-elle, un de mes souhaits accompli ; car il y a long-temps que j'ay désiré voir Lignon, et les belles filles qui demeurent sur ses bords, et il semble que le Ciel favorisant mon dessein m'ait d'abord voulu faire voir tout ce qui y est de meilleur. – J'avoue, quant à moy, respondit la druide, que, quand vous voyez Astrée, Diane, Phillis, et Daphnis vous n'avez plus rien à rechercher sur les bords de ce Lignon ; que le Ciel a voulu favoriser par-dessus tous les autres fleuves de l'Europe, n'y ayant rien qui ne cede à ce que vous avez devant vos yeux.

Astrée alors prenant la parole : Ces louanges, dit-elle, qu'il plaist à cette belle druide nous donner, sont des tesmoignages de l'honneur qu'elle nous fait de nous aymer, et mes compagnes et moy les recevons en cette qualité, quoy qu'elles surpassent de beaucoup ce que

nous pouvons valoir. Mais vous, belle bergere, ne vous y laissez pas tromper, de peur que cette creance ne fust cause de vous faire moins estimer le reste des bergeres de ces rivages, car ne pensez pas, qu'encore que celles qui sont icy n'ayent guiere de beauté, les autres en soient de mesme, m'assurant que pour peu que vostre commodité vous permette d'y séjourner, vous confesserez qu'elles ne doivent point estre mesprisées. Et quant à nous, vous nous aimerez, s'il vous plaist, non pas en qualité de belles, mais de bonnes filles, et qui desirons estre les premieres que nos coustumes nous obligent de rendre aux estrangeres de vostre merite. – Astrée, dit alors Dorinde, car je cognois bien que vous estes Astrée, nulle autre bergere ne pouvant estre si accomplie et en beauté, et en bonne grace, belle Astrée, dis-je, il est vray que les incommoditez du voyage que j'ay fait me semblent trop petites, recevant une si grande recompense que celle-cy, et qu'il n'y a rien qui ne me rende un contentement parfait, sinon que, quand je considere ce que je dois à vostre courtoisie j'ay honte de me voir avec si peu de moyens pour m'en pouvoir acquiter.

Leurs discours eussent duré davantage, si Florice qui se faschoit de demeurer si long-temps au soleil, qui donnoit tout à plain en ce lieu, ne les eust interrompus, offrant à la druide et à ces bergeres de se retirer à l'ombre de sa cabane qui estoit assez proche de Lignon, et couverte de plusieurs grands arbres avoit la fraischeur de la riviere et de l'ombrage. Se prenant donc toutes par les mains, elles s'y acheminerent pour y passer une partie du jour, attendant que la chaleur fut un peu abbatue, et parce que Diane se ressouvint de la promesse que l'estrangere luy avoit faite, de luy dire le sujet qu'elle avoit de haïr les hommes et qu'en l'humeur où elle se trouvoit, il n'y avoit discours qui luy pust estre plus agreable : Belle bergere, luy dit-elle, apres qu'elles se furent toutes assises, nous avons une coustume parmy nos bois, que nous pensons devoir tout ce que nous avons promis, et nous tenons ces obligations si assurées, que nous en demandons aussi librement le payement, que si nous en avons contracté par escrit. C'est pourquoy nous ne trouverez point estrange si je vous somme en la presence de cette bonne compagnie, de me payer ce que vous me devez, me semblant qu'outre vostre promesse, le temps, le lieu, et toutes choses vous y convient. – Encore que je n'y fusse point obligée de parole, respondit Dorinde, je ne laisserois pas d'obeïr à tout ce que vous desireriez de moy, et en cecy je ne suis marrie, sinon que ce que vous voulez entendre, ne merite pas que vous employez le temps à l'escouter. Toutesfois, puis qu'il vous plaist de le sçavoir, j'ayme mieux faillir en vous obeyssant, que de ne pas satisfaire à vostre volonté.

Et lors, apres s'estre teue pour quelque temps, elle reprit la parole de cette sorte.

HISTOIRE DE DORINDE , DE PERIANDRE, DE MERINDOR, ET DE BELLIMARTE

C'est avecque beaucoup de raison que les sçavans Mires ont accoustumé de dire que les maux interieurs sont les plus dangereux et les plus difficiles à guerir, parce que la veue n'y pouvant penetrer, il faut que la seule conjecture serve à recognoistre quels ils sont : et de plus, les passages estans plus libres pour se saisir du cœur et des parties plus nobles, ils les infectent plus aisément, et s'en saisissent beaucoup plustost que ceux qui sont hors de nous. Ce que nous pouvons dire des maux de l'ame, aussi bien que de ceux du corps, parce que ceux qui nous viennent des choses qui sont hors de nous, les biens, les faveurs d'autruy, la santé, la maladie, et bref tous les accidens sur lesquels la fortune a souveraine autorité, et je nomme celles qui sont en nous, tout ce qui dépend de nostre volonté, et des puissances de nostre ame. Car c'est peu de mal que celuy que la fortune peut faire à une personne resolute, et qui a fait

dessein de ne manquer pour chose quelconque à ce qu'elle doit, mais au contraire, il n'y peut point avoir de maladie qui soit petite. Lors que la volonté et l'entendement sont infectez et corrompus, et d'autant plus en sont les accidens à craindre, qu'il faut que la guerison en vienne par la partie qui donne naissance au mal.

Je dis ces choses, belles et discrettes bergeres, pour les avoir éprouvées en moy-mesme, et reconnue à mes dépens que l'entendement preoccupé trompe la volonté qui est aveugle, et qui se porte à tout ce qu'il juge bon sans jamais s'en départir, que cet entendement ne change lu jugement qu'il a fait. Mais, ô Dieu ! de tous les venins qui s'emparent plus aisément de nous et de toute nostre ame, y en a-t'il quelqu'un plus dangereux et moins évitable que celui de la tromperie, ou plustost de la trahison des hommes, car comme s'ils estoient nos ennemis jurez, que ne font-ils pour empoisonner nos ames de leurs venins ? Si nous avons un courage grand et relevé, ils mettent les genoux, voire le ventre en terre, nous honorent, nous reverent, et nous adorent, ils sont nos esclaves, ils ne veulent vivre que pour nous obeyr, et ne voudroient pas changer leur servitude à l'empire de l'univers. S'ils rencontrent une ame plus abbaissée, et qui veuille vivre plus doucement, quels services ne luy rendent-ils point ? en quoy ne se transforment-ils point ? à quoy ne se plaisent-ils pas ? et qu'est-ce qu'ils n'inventent point pour luy donner du plaisir ? Quelles sortes de bals ne recherchent-ils ? de quels habits ne s'agencent-ils point, et quels soings n'employent-ils pour se rendre agreables à celles qu'ils ont entreprises ?

Mais pourquoy toutes ces peines et tous ces artifices ? pour plaire enfain à celles qu'ils veulent gagner, et apres les pouvoir tromper, ou plustost les faire mourir de regret et d'ennuy de leur perfidies et de leurs trahisons. Si jusques icy l'on n'avoit point eu de cognoissance de ce que je dis, je m'assure que l'histoire que vous desirez ouyr de moy n'en rendra que trop de tesmoignage, et que je rediray d'autant plus volontiers que je suis bien aise, puis que ce malheur m'est advenu, que celles qui m'entendront se puissent rendre à mon exemple, et plus avisées et plus prudentes, par la cognoissance qu'elles auront des insignes trahisons des hommes.

Sçachez donc, madame, et vous belles et discrettes bergeres, que je suis née dans l'ancienne ville de Lyon, où mes ayeuls ont tousjours tenu l'un des premiers rangs. Mon pere s'appelle Arcingentorix, et ma mere Acinie. Celle-cy me laissa que j'estois encore en la garde de ma nourrice; mais mon pere, avec un tres-grand soing, me fit eslever en tous les honnestes exercices qui sont propres aux filles de ma qualité, comme à dancer, à chanter, et à jouer de divers instrumens, avec lesquels il rendit ma jeunesse si recommandable, que plusieurs enfans de chevaliers et de druides me rechercherent et me voulurent avoir en mariage. Mais mon pere qui avoit dessein de me loger bien avantageusement, et que me voyoit encore fort jeune, alloit retardant tousjours de me donner à ceux qui me demandoient, pour voir si quelqu'autre plus relevé ne se presenteroit point, et j'avoue que quelquefois je m'en suis dépitée, blasmant en ce temps-là la prudence de mon pere, que je loue maintenant, maintenant, dis-je, que j'ay cognu combien la fille est miserable qui est mise sous la servitude des tyrans, que les peres nous nomment des maris, mais qui sont en effect les vrais bourreaux de la tyrannie des hommes. Le premier qui jetta les yeux sur moy, ou duquel pour le moins je me pris garde, ce fut un nommé Teombre, qui depuis espousa Florice. J'estois alors en un aage si innocent, que quand j'eusse creu tout ce qu'il eust pu me dire, je ne pense pas que j'eusse esté punissable, mais la mauvaise grace de cet homme (et cela soit dit sans vous offenser, Florice), le bas aage que j'avois encore qui me rendoit insensible à semblables recherches, et bref le peu de temps qu'il s'y arresta me deffendirent des mauvais desseins qu'il pouvoit avoir sur moy, car fust qu'auparavant il eust desja servy cette belle Florice, qu'il espousa depuis, ou que bien-tost

apres il vinst à l'aymer, tant y a que sa recherche ne servit à autre chose qu'à m'apprendre, si j'en eusse bien sceu faire mon profit, que tous les hommes sont trompeurs, et que le plus constant ressemble au cameleon qui change de couleur selon les objects sur lesquels il passe. Presque en mesme temps, Periandre, jeune chevalier, et fort aymable pour les bonnes qualitez qui estoient en luy, et qui couvroient les mauvaises conditions qui sont en tous les hommes, me voulut faire croire qu'il avoit de l'amour pour moy. Et parce que la maison de son pere n'estoit guiere esloignée de celle où je demourois, il avoit beaucoup de commodité de me voir, et de me rendre tous les tesmoignages de bonne volonté qu'il luy plaisoit. J'estois veritablement bien jeune, et peu capable de sçavoir que c'estoit que d'aymer; toutesfois, le soing qu'il y mit, le temps qu'il y employa, et ce que tous nos domestiques m'en disoient, me firent croire qu'il me vouloit du bien, sans que ma capacité pour lors me pust rien faire entendre ny soupçonner davantage. Et voyez combien les enfans sont obligés à leurs peres, et combien ils doivent remercier le Ciel quand il leur en donne de sages et bien avisez. Si Arcingetorix eust voulu precipiter mon mariage, comme font plusieurs peres, qui ne desirent que de se descharger de leurs filles, c'est sans doute qu'il m'eust donnée par l'adveu de chacun à ce Periandre, que, plustost que d'avoir espousé, j'aymerois mieux maintenant avoir esleu un glaive pour m'oster avec la vie le cœur de l'estomac.

Le sage dessein donc que mon pere avoit, fut cause de dilayer ce mariage, que plusieurs jugeoient fort à propos, tant pour l'aage, que pour la noblesse et la valeur de la propre personne de Periandre, mais plus encore pour les biens qu'il avoit, qui est la chose que presque tous les peres considerent le plus. Et cette affaire allant en longueur, il avint que quelque temps apres, Hylas, je ne sais comme je le dois nommer, chevalier ou pastre de l'isle de Camargue en la Province des Romains, ou Galloligures, arriva de fortune à Lyon.

– Il n'y a personne, interrompit Astrée, en cette compagnie qui ne le cognoisse fort bien, estant depuis quelque temps devenu berger sur son rives de Lignon. Dorinde alors en sousriant : Puis que vous le cognoissez toutes, reprit-elle, et qu'il demeure le long de ces heureux rivages, je pense estre exempte de vous raconter les tromperies et les malices qu'il m'a faites. – Nous sçavons, adjousta Diane, l'amour qu'il vous a portée, la tromperie qu'il fit du miroir où il avoit fait mettre sa peinture, et bref tout ce qu'il a eu à demesler, et avec vous, et avec Periandre, jusques à son départ de Lyon. – Je sçay, respondit Dorinde, qu'il n'est guiere avare de raconter ses faits heroïques, mais je ne sçay s'il aura dit la verité. – N'en doutez point, ma parente, reprit Florice, j'ay sceu tout ce qu'il en a dit, et il est certain qu'avec le don d'inconstance il na point celuy du mensonge. – Pour n'estre donc point ennuyeuse, continua Dorinde, et pour n'user de redite, je tairay ce qui m'avint avec luy, et seulement je remarqueray qu'en ordre Hylas a esté le deuxiesme qui m'a trompée, parce que Periandre qui avoit esté le second à m'aymer, n'avoit pas encore achevé sa trahison. Mais j'avoue, que de tous ceux dont j'ay esté deceue, il n'y en a point de qui je me plaigne moins que de Hylas, parce que librement il me protestoit qu'il m'aymeroit fidelement tant que cette humeur luy continueroit, mais qu'estant passée, le Ciel ny la terre n'avoient point d'assez forts liens pour le retenir; si bien que ce libre adveu qu'il m'en a fait m'empesche de le blasmer. Et quand je me souviens de son changement, j'en accuse le deffaut general de tous les hommes, entre lesquels je mets Hylas pour le moins trompeur de tous.

Mais puis que vous avez sceu ce qui s'est passée entre luy, Periandre, Florice et moy, je reprendray le discours où je m'assure qu'il l'a laissé : je veux dire lors que Teombre emmena Florice hors de la ville, et que Criseide, la belle estrangere, s'eschappa des prisons du roy Gondebaut, m'assurant, madame, qu'il ne vous peut avoir rien dit davantage, puis que dès lors il laissa les rives de l'Arar pour suivre la belle Transalpine Criseide, ainsi que plusieurs

disoient.

Sçachez donc que Periandre, se voyant seul auprès de moy, et luy semblant d'avoir le champ plus libre, ayant perdu ce rival qu'il avoit tousjours grandement redouté, il se donna tellement à moy, pour le moins en apparence, que son amour n'estoit incogne qu'à ceux qui ne la vouloient pas sçavoir. Dès que j'estois éveillée, quelqu'un des siens ne failloit jamais de me venir donner le bon-jour de sa part, et m'apportoient tantost des fleurs, tantost des fruicts les plus rares et les plus nouveaux de la saison. Soudain que je sortois du logis pour aller au Temple, il estoit si soigneux de se trouver à ma porte, que jamais je n'y allois sans estre accompagnée de luy; l'apresdinée il n'y avoit jardin où il n'essayast de faire assemblée pour m'y conduire, et jamais le soir le bal ne manquoit, ou en mon logis, ou en la maison de celles de mes amies que je luy disois. Et la nuict estoit bien fascheuse, je veux dire bien pluvieuse ou accompagnée de vents et d'orages, s'il ne venoit faire la musique ou de voix ou de divers instruments au bas de mes fenestres. Tous ses domestiques ne portoient couleurs que les miennes et luy-mesme n'entra jamais en tournois ny en behours que chargé de mes faveurs; c'est ainsi qu'il se disoit mon serviteur, et je confesse que ces discours flattoient de sorte ma jeunesse peu experte, que je me donnay tellement à luy, que je ne sçay ce que je n'eusse pas fait pour luy complaire, et cela d'autant plus que mon pere, considerant le merite de ce jeune chevalier, et l'affection qu'il me faisoit paroistre, se laissoit peu à peu emporter contre son dessein à me le faire espouser.

Ce fut en ce temps-là, que deux chevaliers tournerent les yeux sur moy : l'un estoit estranger et s'appelloit Bellimarte, l'autre, des rives de l'Arar et nostre voisin, et se nommoit Merindor. Le premier estoit venu avec le roy Gondebaut de delà les Alpes, et estoit Goth, pour me tesmoigner, comme je croy, qu'en quelque region qu'un homme naisse, il ne peut estre exempt du deffaut de son sexe, je veux dire d'estre volage, inconstant et trompeur. Ce Bellimarte estoit celuy qui avoit tenu prisonnier Arimant, le serviteur, et depuis le mary de l'infortunée et bien heureuse Criseide, je l'ay nommée telle pour les malheureux, et heureux événements qu'elle ressentit tant que leur amour dura. Et si ce n'estoit que le discours en seroit trop long, je vous les raconterois, et je m'assure que vous en feriez un mesme jugement. – Il ne faut pas, interrompit Astrée, que vous en preniez la peine, nous les avons desja ouys, une partie par Hylas, et le reste par la belle et discrete Florice. – J'en suis bien aise, dit Dorinde, car cela sera cause que vous entendrez mieux ce que j'ay à vous dire.

Ce Bellimarte donc, apres qu'il eut esté debouté de toutes les pretentions qu'il avoit sur Arimant, ainsi que Florice vous aura pu dire, il s'adressa en particulier au roy, et luy representa les longs services qu'il lui avoit rendus, les signalez exploits où il s'estoit trouvé, les dangers qu'il avoit passez, les blessures qu'il en avoit rapportées et desquelles il luy monstra en son estomach plusieurs grandes cicatrices, et puis le supplia de considerer, que de toutes choses il n'en avoit eu autre avantage, que l'honneur d'avoir employé tout son aage, et le peu de bien que ses parents luy avoient laissé, au service du grand roy des Gaules, qu'il tenoit cet honneur bien cher, et qu'il ne le voudroit pas changer à quelqu'autre recompense qu'on luy pust donner, mais que si cela estoit honorable pour Bellimarte, il ne l'estoit pas à la grandeur ny à la majesté de Gondebaut, parce que c'estoit une marque et un tesmoignage qu'il n'estoit pas bon maistre, puis que l'ayant servy si longuement et si fidellement, il n'en avoit autre gratification, sinon d'estre tenu pour son serviteur.

Il adjousta à ces considerations plusieurs autres discours, qui toucherent de sorte le cœur genereux de ce roy, qu'apres avoir rejetté la faute de cette tardive recompense sur luy-mesme qui n'avoit jamais rien demandé, pour luy faire paroistre quelque effect de sa bonne volonté, il luy donna la charge des solduriers estrangers, que pour la garde de la ville, il entretenoit dans

Lyon, charge à la verité, et si honorable et si profitable, qu'il le recompensa tout en un coup, outre toutes ses esperances, et avec laquelle, luy, qui estoit homme bien avisé pour ses affaires, se releva de sorte par dessus ce qu'il pouvoit sans outrecuidance aspirer aux meilleures alliances de toute la contrée.

Toutes ces choses advinrent cependant que j'estois si soigneusement recherchée par Periandre. Et parce que Bellimarte se vouloit appuyer dans la province où il avoit une charge si avantageuse, il fit dessein de prendre quelque alliance, qui fist telle qu'il en retirast plustost de l'assistance des parents, que de l'argent du mariage. Cela fut cause qu'il jetta l'œil sur moy, et à telle heure, que depuis j'en receus tant de peines et d'ennuis, que je ne sçay comme j'en puis souffrir la memoire.

En mesme temps Merindor revenant d'un long voyage, me vid par malheur dans une assemblée qui se faisoit pour les nopces de Parthenopés, et dès lors commença aussi de me rechercher, de sorte que Periandre qui avoit esté seul quelque temps en ce dessein, se vid tout à un coup mieux accompagné qu'il n'eust pas voulu. Il est vray que Merindor y alloit avec plus de discretion que Bellimarte, qui s'appuyant sur l'autorité qu'il avoit aupres du roy et en ville, me rechercha d'abord tout ouvertement, luy semblant, encore que Periandre se fust déclaré devant luy, que toutesfois les avantages que la fortune luy donnoit par-dessus ce jeune homme, pourroient tant sur Arcingentorix, qu'il le choisiroit plustost que Periandre. Au contraire, comme si par cette recherche Periandre eust de beaucoup augmenté son affection, il me fit depuis paroistre plus d'amour que de coustume, soit que veritablement les difficultez augmentent le desir, ou que ce qu'il faisoit au commencement seulement par amour, il y fust poussé, et par l'amour, et par la honte qu'un autre luy ravist la proie qu'il avoit chassée si longtemps, de sorte qu'avec mon consentement il se resolut de me faire demander à mon pere. J'y consentis, je l'avoue, parce que la recherche de Bellimarte ne m'estoit pas fort agreable, le grand âge qu'il avoit plus que moy, et sa rude façon ne ressentans que le fer et le sang, me faisoient presque avoir frayeur de luy ; et celle de Merindor ne m'estoit pas encore bien connue, car la discretion dont cestuy-cy usoit au commencement estoit telle, qu'il estoit malaisé de recognoistre si c'estoit à bon escient, ou pour passe-temps qu'il me recherchoit. Periandre, donc ne perdant point de temps, fait parler à Arcingentorix de nostre mariage, et à la premiere ouverture propose la carte blanche à mon pere, et tasche, à ce qu'il sembloit, d'en tirer une favorable response. Mon pere le remercie de cette bonne volonté, et apres luy fait response, que quand il voudra marier sa fille, il la traittera en fille, et non pas en personne de laquelle il se veuille seulement desfaire, qu'à la verité il n'a pas pas encore pensé à me marier, luy semblant que mon âge ne le pressoit point, que toutesfois, pour faire paroistre combien il estimoit son alliance, il luy promettoit que dans un mois il luy en donneroit toute resolution. Toutes ces choses ne se purent faire si secrettement, que Bellimarte et Merindor n'en fussent advertis, et cela fut cause que tous deux se resolurent de traverser ce traicté par toutes les voyes qui leur seroient possibles, et ne jugeans pas qu'il y en eust une meilleure que de me gagner, croyant bien qu'Arcingentorix ne me marieroit jamais contre mon gré, ils se declarerent encore plus ouvertement qu'ils n'avoient point fait.

Il me souvient qu'en cette resolution Merindor me rencontrant un matin dans le Temple, où Periandre m'avoit conduite, et d'où il ne faisoit que de sortir, se mettant à genoux aupres de moy : Est-ce, me dit-il, belle Dorinde, pour prier les dieux, ou pour les remercier, que vous estes icy ? Je ne sceus au commencement que luy respondre, comme celle qui n'entendoit point ce qu'il vouloit dire ; et parce qu'apres l'avoir quelque temps regardé sans luy dire mot, je retournay à mes prieres, il repliqua : Que veut dire ce silence ? est-ce un tesmoignage de mépris, ou d'estre importunée ? – Ny l'un, ny l'autre, luy dis-je, j'estime trop Merindor, mais

c'est que véritablement je ne vous entends pas, car que me dites-vous de priere et de remerciement ? – Je vous demande, adjousta-t'il, si vous venez prier les dieux qu'ils vous fassent espouser Periandre, ou si vous les remerciez de ce qu'ils l'ont desja fait ? – Ny l'un, ny l'autre, luy respondis-je en sousriant, ne sera jamais cause de me les faire beaucoup importuner. – Que vous estes dissimulée, dit-il, de parler de cette sorte ! – Mais que vous estes incredule, repliquay-je, si vous ne me croyez pas ! – Et pourquoy, reprit-il, me niez-vous une chose qui n'est plus cachée à personne ? – Pourquoy, luy respondis-je, en tournant la teste de l'autre costé, me la demandez-vous si vous la sçavez, et si vous ne me voulez pas croire ? – Je sçay, me dit-il, ce que tous sçavent, mais je vous demande ce que vous seule me pouvez dire. Dites-moy donc de quelle façon vous recevez ce mary ? – Comme une fille, luy dis-je, reçoit celuy que son pere luy donne. – Pleust à Dieu, adjousta-t'il, avec un grand souspir, que ce fust seulement par obeissance, et non pas de volonté ? – Ma volonté, luy respondis-je, sera tousjours toute telle que celle d'Arcingentorix : Mais dites-moy, Merindor, quel interest y avez-vous qui vous puisse faire souspirer ? – Je puis bien souspirer, me dit-il, de ce que je ne cesseray jamais de pleurer. Et à ce mot je vy que les yeux luy rougissoient, et qu'il sembloit qu'ils nageassent dans les larmes. Et parce qu'il ne vouloit, comme je croy, que pour ce coup j'en sceusse davantage, il s'en alla hors du Temple sans me rien dire, me laissant toutesfois avec assurance qu'il m'aymoit, et que ce mariage luy touchoit au cœur ; mais cela ne fit guiere d'effect en moy, d'autant que je m'estois du tout dediée à Periandre, me semblant que ses merites et son affection m'y obligeoient. Le peu de conte que je fis du desplaisir que Merindor avoit fait paroistre en s'en allant, le toucha si vivement, qu'à demy desesperé d'estre jamais aymé de moy, tant que Periandre vivoit, il fut deux ou trois fois en volonté de s'en prendre à luy, pour voir, ce disoit-il, auquel des deux le sort me donneroit. Lors qu'il estoit plus avant en cette pensée, il fut rencontré par l'un de ses amis, auquel il avoit le plus confiance, fust pour l'amitié qu'il luy portoit, de laquelle il luy avoit rendu plusieurs tesmoignages, fust pour la sagesse et prudence dont il usoit en toutes ses actions, son aage luy ayant acquis cette reputation envers tous ceux qui le cognoissoient. Euphrosias donc, car c'estoit ainsi que ce sage amy se nommoit, voyant Merindor le chapeau enfoncé, les yeux contre terre, le manteau troussé sous le bras en confusion, et marcher à grands pas le long de la rue sans prendre garde à personne, cognut bien qu'il avoit quelque affaire qui le tenoit en peine ; et parce qu'il sçavoit assez que sa jeunesse et son courage le portoient bien souvent à de trop violentes resolutions, desquelles le repentir venoit ordinairement trop tard, il s'approcha de luy : Et quoy, Merindor, luy dit-il, le tirant par le bras, estes-vous resolu aujourd'huy de ne parler point à vos amis ? Merindor à cette voix, et se sentant retenir, s'arresta tout court, et comme s'il fut revenu d'une extase, regarda froidement Euphrosias, et apres avoir demeuré quelque temps muet : Je vous supplie, luy dit-il en fin, pardonnez cette faute à la mauvaise humeur qui me tient. – Je le veux, respondit son amy, mais à condition que vous, adjousta Merindor, je vous supplierois de l'entendre, ayant autant de besoing de vostre sage conseil que j'eus de ma vie, mais retirons nous à part, de peur que quelqu'un entende nos discours. A ce mot, estans entrez dans une grande place qui est au devant de l'Athenée, il le prit par le bras, et commença de luy dire la naissance de son amour, le progres et l'estat où alors elle estoit, puis luy fit entendre celle de Periandre et de Bellimarte. Mais quand il vint aux discours qu'il m'avoit tenus dans le Temple, et ceux que je luy avois respondus en faveur de Periandre, il entra en une telle passion, que le sage et prudent Euphrosias cognut bien que l'affection qu'il me portoit estoit trop grande pour en divertir son amy, ny par les raisons ny par les prieres ; et cela fut cause que pour éviter des deux maux qu'il en prevoyoit, celuy qui estoit le plus dangereux, il jugea qu'il le falloit seulement retirer de la haine qu'il portoit à

Periandre, et remettre au temps la guerison entiere du mal. C'est pourquoy, au lieu de le reprendre avec un visage severe, comme il avoit accoustumé, il luy respondit en sousriant : Par vostre foy, Merindor, est-ce là tout le sujet que vous avez d'estre si hors de vous ? – Comment, dit Merindor, ne vous semble-t-il point que j'en aye occasion, puis que l'affection que je porte à Dorinde est telle, qu'il m'est impossible de m'en retirer ; et toutesfois je voy devant mes yeux ce voleur qui me vient ravir mon bien. – Et ne sçavez-vous point, respondit Euphrosias, de remede à cela ? – Je n'y en voy point d'autre, adjousta Merindor, que de ravir la vie à celuy qui me veut oster le bonheur, sans lequel aussi bien je ne puis vivre. – O Merindor ! s'escria Euphrosias, que vous prenez bien cette affaire à rebours ? dites-moy, je vous prie, avez-vous opinion que Dorinde aime Periandre ? – Comment, dit incontinent Merindor, si j'en ay opinion ? mais serois-je pas le plus incredule du monde, si je ne le tenois pour tout assuré ? – Or, reprit le sage amy, ne prenez-vous pas bien à rebours cette affaire, puis que vous pensez pour acquerir la bonne volonté de Dorinde, qu'il faille que vous fassiez mourir la personne du monde qu'elle ayme le plus ? Ne voyez-vous pas que la passion vous deçoit, et que tant s'en faut, c'est un moyen pour vous faire haïr autant que la mort ? – Et quel remede y a-t'il, adjousta Merindor, si cestuy-cy n'est pas bon ? – Il n'est pas bon sans doute, respondit Euphrosias, mais dites-moy, je vous supplie, pourquoy pensez-vous qu'il fust necessaire de faire mourir Periandre ? – Parce, dit-il, que l'amitié qu'elle luy porte est cause qu'elle ne m'aymera point. – Or, reprit incontinent Euphrosias, faisons que cette raison soit pour vous fassiez en sorte que Periandre ne soit point aymé d'elle, parce qu'elle aymera Merindor.

– Oh ! s'escria Merindor, que vous estes gratieux ! Mais c'est-là la peine, comment faut-il faire pour parvenir à ce bon-heur ? – Faites, respondit Euphrosias, comme Periandre a fait, et mieux encore. Avez-vous opinion que le Ciel vous doive moins favoriser que quelqu' autre chevalier de vostre aage ? – Mais, dit Merindor, elle ayme Periandre. – Tant mieux, respondit Euphrosias, c'est signe qu'elle n'est pas insensible aux coups d'Amour, et pourquoy penserez-vous que vos services ne doivent estre aussi heureux que les siens ? Voyez-vous, Merindor, puis que vous aymez Dorinde, et que vous ne pouvez vous en retirer, resolvez-vous à la tant aymer, que cette amour la convie, ou plustost la contraigne à vous aymer aussi. – O mon cher amy ! dit Merindor en souspirant, qu'il est difficile de parvenir à la fin de cette entreprise, car quoy que je vous aye dit de Periandre, il est certain qu'en mon ame je ne pense pas qu'elle en fait, n'est que pour rendre l'obeïssance qu'elle doit à son pere. – tant mieux, adjousta Euphrosias, car si elle ne l'ayme point, vous la gagnerez beaucoup plustost n'estant encore engagée à personne. – Mais, ô dieux ! dit Merindor, si Periandre n'y a rien pu avancer, quelle esperance dois-je avoir ? – Et quoy, repliqua Euphrosias, est-ce à dire que ce qu'une personne mal-heureuse ou mal-faite, ne peut pas faire, une autre plus heureuse, ou de plus de merite ne le puisse obtenir ? Non, non Merindor, l'amour des femmes est une de ces choses où il ne faut jamais chercher de raison, ny de laquelle il ne faut jamais desesperer, et soyez tres-assuré qu'il y a une certaine heure au jour en laquelle elles ne peuvent rien refuser, et c'est pourquoy l'Oracle est tres-veritable, qui fut respondu à un amant qui demandoit ce qu'il avoit à faire pour vaincre la cruauté de sa Dame.

Ayme, ose, et continue.

Avec de semblables discours, Euphrosias divertit son amy du dessein qu'il avoit de rendre du desplaisir à Periandre, et le remplit tellement d'esperance, qu'il recommença de me rechercher avec tant de soing, que Periandre et Bellimarte ne se purent empescher d'en entrer en quelque

jalousie, parce que jusques-là il ne s'estoit point declaré si ouvertement, que l'on pust juger que sa recherche outrepassast les limites de la bienveillance, mais certes depuis il leur fit bien paroistre que son dessein estoit different de ce qu'ils l'avoient estimé, et cela fut cause que de leur costé ils s'efforcèrent de le tenir le plus esloigné qu'ils pourroient, mais sur tous Periandre qui avoit eu la response de mon pere, que je vousay dite, pretendoit avoir desja quelque part en moy, plus grande que celle de serviteur. Et sans mentir il avoit raison, car en ayant depuis plusieurs fois ouy parler à mon pere, qui inclinoit grandement à me donner à luy, je me laissay peu à peu lier de telle sorte à l'opinion de devoir estre bien tost sa femme, que je l'estois desja entierement de volonté. Cependant que ces trois personnes se debattoient de cette sorte à qui me gaigneroit, le terme que mon pere avoit pris pour respondre à Periandre s'escoula, et luy qui monstrois d'attendre avec une impatience extreme ce jour qu'il nommoit bien-heureux, le soir mesme ne manqua point de venir trouver mon pere avec trois de ses plus proches parens ; et d'abord se jettant à ses genoux, le supplia, comme s'il y fut allé de sa vie, de vouloir luy rendre response, ainsi qu'il leur avoit promis : Mais, disoit-il, seigneur, si elle n'est pas telle que demande le desir que j'ay de vous faire service, il suffit que vous m'en fassiez signe, car à mesme temps je ne vous osteray pas seulement la veue de ce mal-heureux, mais luy osteray à luy-mesme celle de tout le monde, le precipitant luy et tous ses desseins dans le profond de l'Arar.

Il accompagna ces paroles avec de telles actions, qu'il n'y avoit personne qui ne creust qu'elles sortoient d'un cœur tres-veritable, et mon pere, comme les autres, deceu de cette opinion, luy tendant la main pour le relever : Mon fils, luy dit-il, car pour tel vous veux-je tenir desormais, levez-vous, et croyez que si j'avois quelque chose de plus cher que Dorinde, je le donnerois à jamais. Periandre ravy de ce contentement, baisa la main d'Arcingentorix plus de cent fois, avec de si grandes demonstrations d'amour, qu'il n'y avoit personne en la compagnie qui ne jugeast son affection extreme. En mesme temps mon pere me fit appeler, et me prenant par la main, me mena où estoit Periandre : Ma fille ; me dit-il, je veux que tu aymes ce chevalier, comme celuy qui doit estre ton mary, et à qui dès à cette heure je te donne, et d'aujourd'huy en huit jours je veux que le mariage s'en fasse. A ce mot Periandre s'avancant me vint saluer : Et moy, dit-il, je reçois, vous pour mon pere et seigneur, et elle pour mon espouse et ma dame. Jugez, Madame, et vous sages et belles bergeres, s'il se pouvoit croire que des promesses faites si solemnellement, et avec tant de demonstrations de contentement, ne deussent estre à jamais inviolables ! Mais (ô honte du genre humain !) oyez la perfidie de tous les hommes sous la personne de cestuy-cy. Ces huit jours que Arcingentorix avoit pris pour la conclusion de mes nopces, furent diversement employez : car mon pere ne cessa de preparer tout ce qui estoit necessaire pour mon mariage ; ceux de la ville, pour montrer combien nostre famille y estoit aymée et honorée, firent divers desseins de danses, de tournois, et de behours ; Bellimarte estoit à toutes heures aux oreilles de Gondebaut pour destourner l'effect de ce mariage ; mais Merindor les passa, une partie en regrets et en pleurs, une partie à maudire moy et mon pere, et l'autre partie à me predire plusieurs choses de l'inconstance de Periandre, de sa dissimulation, et de sa perfidie, que depuis je n'ay trouvées que trop vrayes, et ausquelles je ne voulois alors prester l'oreille, me semblant que ce seroit offencer l'amour qu'il me portoit, et que j'avois pour ce trompeur. Quant à Periandre, il estoit tant empesché autour de la ville pour me faire passer le temps, qu'il me pensoit à autre chose, pour le moins en apparence. Pour moy j'advoue, que la façon dont il vivoit, m'obligeoit de sorte que je n'avois plus d'autres pensées qu'à luy estre agreable. Or voyez, sage druide, comme le Ciel se mocque de nos desseins, et comme il les change en peu d'heure quand il luy plaist !

Durant ce temps, ou fust que je prisse mal pour trop danser, ou pour manger des fruicts, ou

plustost, comme je croy, que j'eusse esté en quelque maison qui ne fust pas bien nette, ou pour mieux dire, que le Ciel le voulust ainsi, pour m'oster avec si peu de mal de l'éternelle misere où j'eusse passé le reste de ma vie, si cet accident ne me fust arrivé, ne voylà pas que le sixiesme jour estant escoulé, sur la minuict je prends un grand mal de teste, avec une fievre si ardante, qu'elle me mit toute en feu, et qui me continua plusieurs jours, et tousjours avec un tel assoupissement, que l'on ne me pouvoit esveiller. Et apres m'avoir tourmentée quelque temps de cette sorte, un matin que les mires me venoient visiter, ils me trouverent le visage tout couvert de taches rouges, et qui peu à peu se grossissants, s'empoulerent de telle sorte, que veritablement elles me rendirent affreuse. C'est un mal que les petits enfans ont accoustumé d'avoir ; et de fortune en ce temps-là plusieurs filles de mon aage, dans la ville, en estoient affligées, parce que c'estoit environ le temps que l'on va cueillir le Guy, le sixiesme de la lune de Juillet, qui cette année se rencontra bien avant dans le mois d'Aoust.

Cette maladie survenue ainsi inopinément, rompit tous les desseins qui avaient esté faits, car j'en fus de sorte tourmentée que plusieurs pensoient que j'en mourrois. Periandre au commencement me vint voir deux ou trois fois, et monroit d'avoir un tres-grand desplaisir de mon mal pour le retardement, disoit-il, de nostre mariage, mais deslors que la petite verolle parut, c'est ainsi que l'on nomme ce mal, il ne rentra jamais plus dans mon logis. Il envoyoit quelquefois sçavoir comme je me portois, mais pour luy il n'approcha pas seulement ma porte, tant il avoit d'horreur de moy, ou de peur de prendre mon mal.

Tant que la grande furie me dura, j'advoue que je ressentis fort peu la façon dont il usoit, quoy qu'il n'y eust personne qui l'entendit qui ne le trouvast estrange, mais j'estois tellement preoccupée de la douleur, que je n'avois le loisir de demander ce que Periandre faisoit. Lors que je commençay un peu à respirer, et que la grande violence s'alla assoupissant, il est vray que je demanday de ses nouvelles, et que sçachant le peu de souvenir qu'il avoit de moy, je creus incontinent que Merindor m'avoit dit vray, quand il m'avoit predit l'inconstance de Periandre. Et toutefois je ne pouvois, tant j'estois faite à la bonne foy, m'empescher de chercher des raisons pour l'excuser : quelquesfois je me figurois que quelques affaires l'avoient emmené hors de Lyon, et qu'il souffroit autant de déplaisir que moy de ne sçavoir point de mes nouvelles ; d'autresfois j'entrois en opinion que mon pere eust changé de volonté, et qu'il luy eust fait deffendre de me voir ; quelquesfois je disois qu'il estoit malade, et que le peu de soing de ceux de ma maison estoit cause que nous n'en estions point advertis. Bref je me tournois de tous costez pour essayer de me tromper moy-mesme. Mais en fin ma maladie allant en longueur, et ce perfide continuant tousjours de vivre de cette sorte, je ne fus que trop assurée du changement de sa volonté.

Pensez, madame, et vous, belles bergeres, que c'est que le ressentiment de cette offense ne me fit point dire ! Au commencement je pleuray sans en parler à personne, et cachois mes larmes à chacun, mais quand je vis que tous en parloient, et blasmoient sa tromperie, il me fut impossible de n'en donner plus de tesmoignages que je n'eusse pas voulu. La foiblesse où le mal m'avoit reduite, avec celle qu'ont naturellement celles de nostre sexe, et plus encore de mon aage, ne me permit pas de le mieux cacher.

Au contraire, Merindor, comme s'il eust augmenté son affection par la grandeur de mon mal, estoit continuellement à la porte de ma chambre pour essayer de me voir, si on le luy eust voulu permettre, et dés qu'il sceut que j'estois hors de danger, à y amener la musique, tantost de voix, et tantos d'instruments, afin de me faire passer les heures plus doucement. Et parce qu'il sçavoit le changement de Piandre, je me souviens qu'un jour il fit chanter à la porte de ma chambre ces vers sur ce sujet.

Stances

Un Amant inconstant.

I

Ce jeune amant, ô Dieu ! pourra-t'il bien
Rompre le nœud qu'il disoit Gordien,
Pour se rendre infidelle ?
S'il peut le faire, Amour, jamais son cœur
Digne ne fut d'une flame si belle,
Ny d'un si beau vainqueur.

II

Pourra-t'il bien le quitter, ce bel œil,
Sans que mourrant incontinent de deuil,
Il en paye l'amande ? Ah ! pour certain, s'il en a le pouvoir,
Jamais ses yeux une beauté si grande
N'ont mérité de voir.

III

Pourra-t'il bien, après l'avoir aymé,
S'en éloigner sans en estre blasmé
Comme un perfide insigne ?
Amour, dy moy, s'il en esteint les feux,
Ce cœur changeant n'estoit-il pas indigne
D'estre bruslé par eux ?

IV

Dés le moment qu'un cœur en est atteint
Jamais depuis le feu ne s'en esteint,
Il va bruslant sans cesse.
Combien en sont icurables les coups,
Vous le sçavez, quand ce bel œil vous blesse,
O grands dieux ! comme nous.

V

Que pleust au Ciel que cet extreme bien
Fust destiné quelquesfois d'estre mien,
Par quelque Astre propice !
Ah ! je voudrois jusqu'à l'éternité
Faire égaler l'amour et le service

De ma fidélité.

Et parce qu'il eut opinion que je ne les avois pu assez bien ouïr à cause de la quantité des voix, il me les fit presenter par une fille des miennes, qui estoit venue sur la porte de ma chambre pour écouter la musique ; et toutesfois j'avois esté si attentive, que je n'en avois pas presque perdu une parole. Je ne fis pour lors semblant de cognoistre ce qu'il vouloit dire, quoy que j'en eusse de tres-grands ressentiments, mais lors que je fus seule, j'avoue que considerant le peu de soing que Periandre avoit eu de moy, et l'oubly où il sembloit m'avoir mise, je creus que je devois grandement mépriser une telle humeur ; et plus encore, lors qu'estant hors du lict, et que je n'osois sortir de la chambre pour avoir le visage tout changé, comme ce mal a accoustumé de le laisser ordinairement, il n'envoya pas seulement sçavoir comme je me portois. Ce fut bien alors que je me resolut de n'estre jamais à luy plus que j'avois esté, et si, de fortune, je luy avois donné quelque place en mon ame, de l'en éloigner de sorte, que la pensée mesme ne m'en pust jamais revenir. Ce seroit perdre le temps de vous dire de quelles reproches j'usois contre luy, quelque resolution que je pusse prendre, des déplaisirs que je ressentis de cette separation, car il est vray que je m'estois de sorte assurée sur l'affection qu'il m'avoit promise, que je ne pensois devoir jamais finir mes jours qu'en sa compagnie, et maintenant me voyant deceue et delaissée pour une maladie, je ne pouvois assez me plaindre, d'avoir esté tant indignement trompée, ny assez admirer en luy l'inconstance, ou plustost la trahision de tous les hommes.

Et toutesfois, quoy que j'eusse cent et cent autres fois juré et protesté de ne me soucier jamais de luy, et que quand il reviendrait je ne daignerois le regarder, si est-ce que je ne me pus empêcher de luy faire demander quelle estoit la cause de cette si prompte separation. Et celle qui la luy demanda fut une fille qui me servoit, et en laquelle nous nous estions fiez, et luy et moy, durant toute la recherche qu'il m'avoit faite. Mais sa réponse fut bien gracieuse : D'où vient, Periandre, luy dit cette fille, que vous ne voyez plus Dorinde, ny ne demandez point de ses nouvelles ? – Et quoy, répondit-il, Dorinde vit-elle encore ? – Eh ! ma fille, repliqua Periandre, tu te trompes, ou tu te moques de moy, elle est morte pour certain, mais on m'a bien dit que mourant, elle a laissé en sa place une certaine laide fille, que pour l'amour d'elle l'on a nommé Dorinde, mais la belle Dorinde que j'aymaois est assurément morte, et j'en ay eu tant de regret, que je ne veux point aller voir cette-cy, pour n'avoir occasion de pleurer encore l'autre, pour laquelle j'ay jetté tant de larmes. – Et quoy Periandre, reprit la fille toute estonnée de cette réponse, vous ne vous contentez pas de vous separer d'amitié, mais encore vous vous moquez du mal de Dorind ? – Dorinde, reprit-il incontinent, comme je te dis, n'est plus au monde, voudrais-tu que je l'allasse aymer dans le cercueil ? Et quant à celle qui est en sa place, ha ! ma fille, elle est si laide, que je la quitte à qui la voudra. Et à ce mot, sans attendre autre réponse, il s'en alla d'un autre costé.

Jugez, madame, si ce discours me fut difficile à supporter ! Et toutesfois il fallut boire cette amertume sans faire presque semblant de la trouver de mauvais goust, mais n'estoit-il pas le plus cruel du monde, de donner des coups si sensibles sur de si profondes blessures ? car le regret estoit bien en moy assez grand, d'avoir perdu par cette maladie, ce que l'on m'avoit persuadé qu'il y avoit d'aymable en mon visage, sans y adjouster celuy de me voir trompée par la personne de qui je l'attendois le moins. De là à quelque temps mon pere me vint voir, et non pas à la verité sans avoir les larmes aux yeux, me voyant si changée, et parce que je m'en apperceus : Mon pere, luy dis-je, ne vous affligez point de la perte de ce qui ne se pouvoit conserver longuement, et au contraire, resjouissez-vous, je vous supplie, avec moy, de quoy par une chose de si peu de prix, je me suis rachetée de la plus malheureuse fortune, que

miserable fille eust pu jamais avoir. Et là-dessus je luy racontay ce que. Periandre avoit fait et dit, et adjoustay-je apres, me jettant à ses genoux : Mais, mon pere, si j'ay jamais fait chose par mon obeissanv' ce qui vous ait esté agreable, je vous supplie de me promettre que vous ne me commanderez jamais d'estre plus proche à ce perfide que je l'ay esté jusques icy. –

Comment ? Dorinde, me dit-il en me relevant, et me baisant au front, si je te le promets, mais de plus je te commande de ne me nommer jamais son nom, que comme celui du plus indigne chevalier qui vive.

A ce mot mon pere s'en alla et me laissa avec une satisfaction extreme de la promesse qu'il m'avoit faite. Et deslors je commençay de faire plus d'estat de Merindor, que je n'avois jamais fait, me semblant que la façon dont il avoit vescu, m'obligeoit de le preferer à tout autre ; parce qu'encore que Bellimarte n'eut point manqué de m'envoyer visiter, ny d'estre soigneux de m'envoyer tous les remedes qu'il pouvoit apprendre pour le soulagement de mon mal, si est-ce que son humeur estoit si contraire à la mienne, qu'il m'estoit impossible de me contraindre à l'aymer.

Cependant je m'allois guerissant, non pas que je n'eusse le visage si gasté, que veritablement je n'estois plus cognoissable, et quelquesfois me regardant moy-mesme dans un miroir, je demourois estonné de me voir, et cela estoit cause que l'on tenoit curieusement fermée la porte de ma chambre, afin que personne n'y pust entrer que ceux qui me servoient, esperant toujours que peut-estre le temps y apporteroit quelque amandement. Mais Merindor qui sembloit avoiren mon mal augmenté l'affection qu'il avoit auparavant pour moy, et qui ne bougeoit de mon antichambre, avec diverses sortes de musique, ainsi que je vous ay dit, un jour que j'estois seule avec cette fille qui avoit parlé à Periandre, et que la porte estoit mal fermée, il entra si promptement où nous estions, qu'il fust plustost à genoux devant moy que je n'y eus pris garde. De fortune j'avois le masque sur le visage, mais je ne me pouvois cacher les yeux, sinon avec les mains, et les mains estoient si gastées, que j'avois honte de les montrer, n'ayant eu le loisir de mettre mes gands. Si je fus surprise, vous le pouvez penser, je fis tout ce qui me fut possible pour me sauver dans un cabinet qui touchoit mon lict, mais il m'embrassa de telle sorte les jambes, qu'il me fut impossible de me bouger du siege où il m'avoit trouvée. – Mon Dieu ! Merindor, luy dis-je, que vostre curiosité m'importune, et que vous m'eussiez fait de plaisir de ne vous souvenir non plus de moy que Periandre ! –

Comment, me respondit-il, voudriez-vous bien limiter les effects de mon affection à la foible amitié de celui que vous nommez ? Ah ! madame, pardonnez-moy, s'il vous plaist, cette offense n'est guiere moindre envers moy, que la sienne envers vous. – Envers moy ? repris-je incontinent, je vous assure, Merindor, que si cette-cy ne vous touche pas davantage que celle de Periandre me peut donner d'ennuy, vous n'en ressentirez guiere de mal, car quant à moy, à peine me souviens-je de son nom, tant s'en faut que quelque action des siennes me puisse offencer. Mais parlons d'autre chose, je vous supplie, et me dites qui vous a donné l'envie de me voir en l'estat où je suis, puis que plustost, si vous m'avez aymée, vous en deviez fuyr l'occasion.

Et en disant ces paroles, je le relevay de terre, et luy fis apporter une chaise, ne le voulant souffrir devant moy à genoux : Madame, me respondit-il, mon affection est celle-là qui ne m'a jamais laissé en repos, que je n'aye satisfait à la curiosité que tout homme qui ayme bien a de voir ce qu'il ayme et qu'il adore ; et ne vous figurez, je vous supplie, que je vous ayme avec cette condition de ne vous plus aymer, quand vous ne serez pas aussi belle que vous souliez estre. Cette sorte d'amour, que j'estime plustost devoir estre nommée trahison, n'est pas recevable dans le cœur qui ayme bien, puis que la vraye affection n'a point d'autre terme que

l'éternité, n'y d'autre condition que d'aymer Dorinde, telle qu'elle est, et telle qu'elle puisse jamais devenir.

Voyez, sage et belle druide, combien aysément on juge autruy par soy-mesme ! On dit coustumièrement qu'un chien qui a esté bruslé craint l'eau froide, et toutesfois, moins sage que ces animaux, je venois d'estre trompée par les belles paroles de Periandre, et je ne pus m'empescher d'adjouster foy aux flatteries de Merindor, me semblant qu'un homme bien né, et mesme un chevalier qui doit plus que les autres hommes avoir soing d'estre veritable, parloit avec le cœur en la bouche.

Je l'avoue donc, je creus en partie ce que je ne devois point croire du tout, et je commençay de me figurer que je pourrois vivre heureusement avec luy ; mais pour dire la verité, je m'y resolut beaucoup plus promptement par despit de Periandre, croyant bien que je prenois une grande vengeance de luy en me donnant si tost à un autre, malavisée que j'estois de vouloir me vanger, en me faisant une plus grande offense, mais l'imprudance qui suit ordinairement le peu d'experience, me donna ce conseil si peu judicieux, et que depuis je paiay de tant de peines et de tant de larmes.

Je luy respondis donc en cette sorte : Pensez-vous, Merindor, que ceux qui veulent se faire aymer en disent moins que vous ? – Je pense bien, dit-il, que ceux que vous dites peuvent se servir de mesmes paroles, puis que moy, qui en ay la volonté, j'en use, comme vous voyez. – Mais, adjoutay-je, si tous ceux qui ont ce mesme desir parlent comme vous, et si presque tous ceux-là trompent les personnes qui se fient en eux, quelle assurance dois-je prendre en vos paroles, si elles ne m'en donnent point davantage que celles qu'autrefois Periandre m'a dites et redites si souvent, et par lesquelles il a mis tant de peine d'ourdir son insigne trahison ? – Si mes paroles, repliqua Merindor, n'estoient point accompagnées de quelque tesmoignage plus assuré, j'avoue qu'après la tromperie de Periandre, ce seroit une espece d'imprudance d'adjouster foy à ce que je vous dis, mais est-il possible, Dorinde, que je sois si malheureux que vous n'ayez pris garde à mes actions, depuis le premier jour que je vous vis, qui fut le mesme que le Ciel me donna à vous ? – Vous avez raison, luy respondis-je incontinent, et je serois trop mescognoissante si je niois que vostre procedé ne m'eust obligée autant que celui que je vous ay dit a fait le contraire.

Mais voulez-vous que je vous confesse la verité ? j'ay opinion que les hommes font gloire de tromper celles qui se fient en eux. – Si cela est, dit Merindor, je proteste, madame, que dés icy je ne suis ny ne veux plus estre homme, et que d'oresnavant ce tiltre me sera odieux, autant que celui de meschant et de traistre. – Est-ce à bon escient, luy dis-je, que vous proferez ces paroles ? – Mais, madame, me respondit-il, est-ce à bon escient que vous me faites cette demande ? Est-il possible, continua-t'il, qu'encores vous soyez en doute de l'affection de Merindor ? Non, non Dorinde, ne démentez point vos yeux, vos oreilles, ny vostre jugement, et je m'assure que tous ensemble vous diront que Merindor vous ayme, et que s'il eust deu changer, il l'eust fait plus raisonnablement que Periandre, n'ayant jamais eu la moindre faveur des infinies, dont vous avez comblé ce perfide amant. – Je le confesse, luy dis-je, Merindor, et prenant garde à l'amitié que vous m'avez fait paroistre dés le commencement que vous m'avez veue, et que depuis vous avez continuée durant mon mal, j'ay dit bien souvent en moy-mesme : Que n'eust-il point fait s'il eust recognu autant de bonne volonté en moy, que j'en ay fait paroistre à ce trompeur de Periandre ? Mais cela ne suffit pas à m'assurer que vous ne changerez point, car tous les hommes par un seul m'ont appris que c'est la beauté qu'ils ayment, et non pas la personne où est cette beauté, de sorte que, quand par quelque accident cette beauté se perd, leur amour incontinent en fait de mesme. – O Dieu ! Dorinde, s'escria-t'il, que vous estes injuste juge, de prononcer pour un seul cette sentence contre tous les

hommes ! Ne voyez-vous point, en quelque estat que vostre mal vous ait reduite, si je ne vous ayme, ou plustost si je ne vous adore pas ? – Peut-estre, luy dis-je, vous m’aymez encore, parce que vous n’avez point veu mon visage, et que vous ne croyez pas qu’il soit si difforme que le mal me l’a laissé, mais pour vous guerir de cette maladie je veux bien vous le faire voir, à condition que vous plaindrez ma perte avec moy, et qu’apres vous me laisserez en repos souffrir toute seule mon mal.

A ce mot je détachay l’épingle qui tenoit mon masque, et luy fis voir ce visage qui ne retenoit rien de celuy que je soulois avoir, que le nom de visage seulement ; ce que je fis avec ce dessein que me voyant telle que j’estois, il perdrait l’amour qu’il avoit pour moy, et par ainsi je n’en serois plus importunée ny trompée, ou bien s’il continuoit à m’aymer, je pourrois avoir assurance que jamais ma laideur ne le feroit changer, estant impossible que je pusse empirer. Je pris garde qu’aussi-tost qu’il me vid il demeura muet et grandement estonné, et incontinent les larmes luy vindrent aux yeux, ne s’en pouvant empescher, quelque contrainte qu’il se fit, mais peu apres il reprit la parole de cette sorte : J’avoue, madame, que le mal veritablement vous a plus mal traittée, que personne sans vous avoir veue ne sçauroit imaginer, mais que ce changement puisse me divertir de l’affection que je vous porte, si vous le croyez, madame, vous ne me faites pas une petite offence, outre qu’il sembleroit qu’en cette opinion vous voulussiez approuver l’action de Periandre, ou pour le moins l’excuser. Soyez desormais assurée, je vous supplie, que la mort seule, et non pas les accidens de la fortune a le pouvoir d’amortir cette flame, que vos vertus et vos merites ont allumée en Merindor. Je ne nieray pas que vostre beauté ne m’ait appelé à vous, et qu’elle ne m’ait donné la volonté de vous servir, mais depuis que je m’en suis approché, et que j’ay eu le bon-heur de recognoistre ce que vous valez, ô Dorinde ! qu’il y a bien eu d’autres liens plus forts que ceux de vostre visage qui m’ont retenu en vostre service, et que ceux-là sont foibles au prix de ceux que je dis ! Je serois trop longue si je vous racontois, madame, tous les discours que nous eusmes sur ce sujet, et vaut beaucoup mieux que je les couvre du silence, puis qu’aussi-bien, fort tost-apres, les couvrit-il d’oubly. Tant y a, qu’à ce coup encore je creus qu’il se pouvoit trouver quelque homme qui ne fust point trompeur ; et avec cette croyance je me liay veritablement avec luy d’amitié, de sorte que devant qu’il partit de ma chambre, je luy en donnay d’assez grandes assurances, si les paroles pour le moins en avoient le pouvoir : La façon, luy dis-je, de laquelle vous avez vescu avec moy dés que vous m’avez veue, et l’assurance que vous medonnez que mon visage ne vous fait point de peur, ny ne diminue point l’affection que vous avez eue pour moy, m’oblige à vous estimer et à vous aymer, plus que je n’eusse pas creu pouvoir faire apres une si grande tromperie que celle de Periandre. Et si vous continuez, comme vous avez fait jusques icy, assurez-vous, Merindor, que je vous aimeray et estimeray autant que vostre merite m’y oblige. – Ah ! Dorinde, reprit-il incontinent, cette promesse ne me contente guiere, puis que si vous ne m’aymez qu’autant que j’auray de merite, j’ay peur que vostre amitié ne sera guirer grande. – Vous sçavez bien, luy dis-je en sousriant, qu’au contraire elle seroit infinie, mais pour vous contenter, je vous diray que si vous ne Periandrissez point, je vous aimeray autant que vous le sçauriez desirer.

Oyant cette assurance, Merindor se jetta à mes genoux, me prit par force la main, et quoy que toute marquée encore des taches de mon mal, me la baisa diverses fois avec tant de remerciements, que par cette action il me donna plus de cognoissance de son amour, que mes paroles ne luy en avoient pu rendre de ma bonne volonté, et je ne croy pas que sans la survenue de mon pere, il eust encore cessé de me remercier ; mais la crainte que nous eusmes qu’il ne le trouvast mauvais, fut cause que l’oyant venir il se remit en sa place, et avec plus de respect et de froideur que je ne vous sçaurois dire, faisoit semblant presque de ne me

cognoistre pas. Mon pere sousrit en entrant, parce, comme je croy, qu'il l'avoit entreveu à mes genoux, ou peut-estre quelqu'un de nos domestiques le luy avoit dit, qui me convia de luy dire tout ce qui s'estoit passé entre nous, le luy racontant encore plus avantageusement pour Merindor qu'il n'estoit pas, et mon discours et ma franchise furent tant agreables à mon pere, que me tirant à part, il me demnanda si veritablement j'aymois ce chevalier, et si je croyois qu'il m'aymast, et luy ayant répondu que la façon, dont il avoit traitté envers moy, si differente de celle de Periandre, m'avoit grandement obligée, et que pour ce qui estoit de luy, je pensois qu'il m'aimoit, puis qu'il n'y avoit plus rien en moy qui le pust convier d'en faire le semblant, s'il n'estoit pas vray, ayant pour le moins rapporté ce bien de ma maladie, que je ne serois plus trompée de personne pour ma beauté. – Si cela est, me répondit-il, j'aymerois mieux ce party que celuy de Piandre, encore qu'il n'eust pas esté traistre. – Seigneur, luy di-je n'auray jamais de volonté que la vostre. – Il ne faut, me dit-il, rien precipiter, mais aussi il ne faut rien mépriser, voyons à quoi il se portera, et puis nous prendrons la resolution telle que nous jugerons estre à propos. Et à ce mot, se tournant vers Merindor, il luy fit tout le bon visage qu'il pust, le remerciant pour moy, du soing qu'il avoit eu de mon mal, et me commandant de l'aymer et honorer comme il m'y obligeoit.

Depuis ce jour, la porte ne fut plus deffendue à Merindor, pouvant dés que j'estois vestue y entrer sans difficulté à toutes heures, et luy qui ne perdrait point d'occasion, estoit presque du matin jusques à la nuict dans ma chambre, avec tant d'apperance d'affection, qu'il sembloit que ma laideur la luy eust fait accroistre. D'autre costé Bellimarte qui sceut que ce chevalier me voyoit, pensant qu'il luy en devoit bien estre permis autant, quelques jours apres fit demander s'il pouvoit venir, et mon pere ne le luy osa refuser, puis qu'il l'avoit permis à Merindor, et de cette sorte une apres-disnée il me vint voir, mais estant advertie de sa venue, je pris et mon masque et mes gand, avec protestation de ne les point oster, tant qu'il demeureroit en ma chambre.

Les discours de Bellimarte furent plustost d'homme d'Estat que d'amoureux, et quoy qu'il vid bien que le mal m'avoit grandement changée, si ne fit-il pas semblant de s'en soucier. Au contraire, quelques jours apres il sollicita de sorte le roy Gondebaut, qu'il parla à mon pere de nous marier ensemble. Et parce que Bellimarte estoit d'une nation estrangere, et qui n'estoit guiere aymée parmy nous, et que mon pere ne desiroit point faire alliance avec ce barbare, mais plustost avec Merindor, qu'il jugeoit avoir beaucoup de merite, et de qui les biens ny les parens ne luy estoient point incognus, il supplia le roy de luy pardonner s'il ne consentoit à ce mariage ; parce que je luy estois restée comme le support de sa vieillesse, et que de me marier à un estrangier qui n'avoit rien dans ses Estats, ce n'estoit pas pout en avoir jamais du soulagement. Que si je luy avois desobey en quelque chose, il neme voudroit pont chastier plus rudement que de m'allier à cet homme, pus qu'il vaudroit autant que je fusse à jamais bannie de sa presence, qu'outre cela j'estois en aage d'avoir un choix et une volonté, et qu'encore qu'en toute autre occasion il ne me permettroit pas que j'en fisse paroistre, toutesfois en cette-cy il ne me le pouvoit dénier, puis que c'estoit pour toute la vie, et pour estre à jamais ou heureuse ou malheureuse ; que de m'y forcer contre ma volonté il ne l'entreprendroit jamais, d'autant que ce seroit abuser de l'autorité que Tautates luy avoit donnée sur moy, et dont le Ciel le puniroit sans doute, faisant tumber sur luy et sur sa maison le juste chastiment de cette faute. Que pour conclusion il supplioit le roy de se souvenir des services que luy et ses ancestres luy avoient rendus si fidelement, et pour recompense de tous, qu'il luy fist cette grace de ne vouloir point me contraindre enecy.

Le roy que aimoit Bellimarte, et qui pensoit de se l'obliger encore davantage en le rendant son sujet, répondit à tous les points que mon pere luy avoit opposés, et à chacun il trouvoit

d'assez bonnes raisons pour couvrir l'autorité absolue de laquelle il vouloit user en cette affaire, et quant à ce que Bellimarte n'avoit rien dans ses États, et qu'estant estranger, cela seroit cause qu'il ne me verroit jamais, il respondit qu'il luy donneroit tant de biens dans son royaume, qu'il ne prendroit point envie d'en sortir jamais, et que Bellimarte montrait assez d'avoir ce dessein par la recherche qu'il faisoit de moy, de qui la beauté n'estoit pas maintenant telle, qu'elle luy pust donner la volonté de m'espouser par amour, mais seulement par raison d'État, et pour avoir une alliance en une contrée où il estoit estranger ; que cette resolution seroit cause qu'il se redroit plus traitable envers tous nos parens, qu'autre qui se pust presenter. Que quant au choix et à la libre volonté qu'il me vouloit laisser en cette occasion, c'estoit une grande imprudence de le faire, d'autant que la jeunesse et la sagesse ne pouvoient jamais estre ensemble, et qu'estant encore si jeune que j'estois, il feroit une grande faute de me laisser faire un choix que je ne pourrois faire qu'avec imprudence, qu'au contraire il estoit obligé par le tiltre de pere de me donner un mary tel qu'il doit estre, et non pas me le laisser eslire à yeux clos, et sans jugement. Que si j'y faillois, ce seroit de cette faute qu'il devoit attendre les justes chastimens desquels il parloit ; comme complice de ma perte et de mon éternel malheur ; que si les loix ordonnent des tuteurs qui ont le soing du bien, et de ceux qui sont en bas aage, pouvoit-il croire que pour faire un contract qui doit durer toute la vie, il ne faille point de personne sage et prudente pour conduire cette jeunesse mal avisée et imprudente ? Qu'à cette occasion l'on void si peu de mariages faits par amour estre à la fin heureux, et presque tous ceux qui sont faits par le conseil d'autrui, et de l'autorité des sages peres estre ordinairement comblez de toute sort de bonheur et de felicité.

Et quant aux services que luy et les siens luy avoient rendus, il luy faisoit bien paroistre d'en avoir bonne memoire, puis qu'il prenoit la peine de me vouloir marier à une personne qu'il aymoient et estimoit, et que s'il ne s'en fust souvenu, il n'eust pas fait le choix de moy plustost que de tant d'autres qui estoient dans ses États, et aussi riches, et aussi bien alliées, mais qu'en cette action il avoit creu de s'acquitter d'une partie des services qu'il avoit receus de luy et de sa maison. Bref, que puis qu'il s'en estoit meslé si avant, il desiroit que le mariage s'en ensuivit, ou autrement il auroit occasion de se douloir de luy. Et à ce mot il laissa mon pere si estonné, qu'il ne put, ny n'osa luy respondre une seule parole.

L'autorité d'un prince souverain donne un grand coup dans l'esprit d'un fidele sujet, quelque courage et quelque resolution qu'il ait faite au contraire, et mesme quand ce qu'il demande a quelque apparence de raison ; car il est certain que naturellement le sujet doit obeir à son prince, et il faut que les choses ausquelles il luy peut desobeyr, soient entierement, ou contre l'honneur, ou contre le grand Tautates ; en toute autre, je croy qu'il n'y peut point avoir de bonnes excuses, et qui ne soient rejettées par les personnes de jugement. Mais en cette-cy mon pere ne pouvoit se prevaloir de pas une de ces raisons pour fortifier la volonté qu'il avoit de ne me point donner à cet estranger, et toutesfois il aymoient autant la mort que de me voir entre ses mains. Quelquefois il faisoit dessein de dire qu'il m'avoit desja donnée à Merindor, mais incontinent il le changeoit, parce que lors que le roy luy en avoit parlé, il ne luy avoit pas dit. D'autrefois il prenoit resolution d'en faire le mariage secrettement, s'assurant que quand il seroit fait, Gondebaut ne le sçauroit rompre, mais soudain il en prevoyoit tant de malheurs, et pour luy et pour nous, qu'il changeoit d'opinion ; car il sçavoit bien que la cholere du roy ne se lasserait jamais de se vanger à nos despens. Quelquefois il luy prenoit envie de me mettre parmy les Vestales, mais quand il se representoit de me voir ainsi recluse et desja ensevelie devant qu'estre morte, il ne pouvoit s'y resoudre, outre qu'en le faisant, il voyoit le curroux du roy aussi animé contre luy, que si tout ouvertement il luy desobeissoit. En fin ne sçachant quel party prendre, il alla plusieurs jours flottant incertain et irresolu, mais si travaillé qu'il en

faisoit pitié à tous ceux qui le voyoient.

Cependant Bellimarte qui avoit esté adverty par le roy de toutes les difficultez que mon pere faisoit, prit conseil de quelque sage et prudent amy de me gagner avec de la pluye d'or, comme on dit que Danae la fut par Jupiter, je veux dire, encore que son naturel ne fust pas d'estre fort liberal, que toutesfois en cette occasion ill se vainquit soy-mesme, en me faisant des presens et à mon pere, d'autant que c'est la coustume des vieux d'estre avarés, et le naturel des jeunes filles d'estre desireuses d'avoir ce qui est de nouveau pour s'en parer, et en faire monstre et ostentation parmy leurs compagnes. Et il y a apparence que le roy fut de cet advis, car nous sçavions bien que Bellimarte ne pouvoit pas de soy-mesme me donner les petites curiositez qu'il m'envoyoit, ny les grands et riches presents qu'il fit plusieurs fois à mon pere.

O qu'il est vray ce que l'on dit, que les prieres arrachent la foudre des mains de Jupiter, et que les dons ravissent la liberté de celuy qui les reçoit ! Bellimarte n'eust pas continué douze ou quinze jours de cette sorte, que les presens eurent plus d'éloquence et plus d'autorité que le roy. Il n'y avoit ny filles aupres de moy, ny serviteurs aupres de mon pere qui ne fussent tellement gaignez, qu'ils ne parloient plus que de son merite et de sa valeur, tous les autres n'estoient pas dignes de le regarder, et quoy qu'auparavant il fut si des-agreable, ceux-là mesme qui l'avoient jugé tel, estoient les premiers à dire le contraire et à prescher ses louanges, mais ce qui m'estonna davantage, fut de voir mon pere peu à peu se porter à ce qu'il avoit tant des-approuvé. – Ma fille, me disoit-il, cet homme n'est pas si estrange que nous nous l'estions figuré, ceux qui ont dit qu'il ne faut jamais faire jugement d'une personne devant que de le bien cognoistre, l'ont dit avec beaucoup de raison ; car qui est-ce qui n'eust esté trompé en cetuy-cy, de qui la naissance a esté parmy les barbares, la nourriture dans le sang et les cruautés, la façon tant sauvage, et la rencontre presque effroyable, et toutesfois sa conversation et son humeur sont toutes autres, qu'à l'abord on ne les longuement consider', que nous ne ferions point mal de conteneter le roy, puis qu'il desire cette alliance, elle ne nous peut estre qu'avantageuse, il peut en un jour nous relever par-dessus tous nos predecesseurs, et en un jour aussi, quand il luy plaira, nous rabaissier par-dessous tous ses serviteurs. Il fait mauvais resister à la volonté de celuy auquel le Ciel nous commande d'obeyr, la ruine de celuy qui en fait la faute en est infaillible ; quant à moy, j'y ay resisté, ne croyant pas cet homme tel qu'il est, mais maintenant que j'ay cognu que c'est avec raison que le roy le favorise, je voy bien que j'ay eu tort de ne luy point obeyr, et de méconnoistre le bien que par sa bonté il nous pourchassoit.

O dieux ! que l'enfance a peu de fermeté en son propre jugement, et qu'aisément elle se laisse emporter aux raisons de ceux qui les leur sçavent représenter avec quelque artifice, comme la medecine dans le vase duquel les bords sont couverts de miel ! J'aymois Merindor, et je n'avois nulle bonne volonté pour Bellimarte, et toutesfois les discours de mon pere me firent remettre entierement à ce qu'il luy plaisoit. Il est vray qu'estant seule, et me souvenant de l'amitié de Merindor, et avec quelle fermeté il m'avoit recherchée durant l'horreur de ma maladie, je ne me pus empescher de le plaindre et de le regretter. Et soudain que cette resolution fut prise, mon pere me commanda de ne me laisser plus voir à luy si ordinairement que de coustume. J'avoue que je regrettay la perte de ce chevalier en qui j'avois recognu tant d'amitié ; mais Bellimarte qui par ses presents avoit aveuglé les yeux de mon pere, fut cause que je me resolut d'obeyr à celuy qui devoit avoir tout pouvoir sur moy. Il est vray que touchée de quelque compassion je fis dessein d'en advertir Merindor, afin que de bonne heure il se retirast de ma recherche, et essayast de se divertir ailleurs.

Le lendemain donc qu'il vint l'apresdinée essayer de me voir comme de coustume, soudain que

je sceus qu'il estoit à la porte de ma chambre, je suppliy mon pere de trouver bon que je le fisse entrer, et que je peusse luy faire entendre la resolution que nous avions faite, afin qu'il ne fust pas plus long-temps abusé ; que l'honneste recherche qu'il m'avoit faite, les esperances qu'il luy avoit données, les merites et la qualité de ce chevalier meritoient bien qu'on luy donnast quelque sorte de contentement. Mon pere loua grandement mon dessein, et pour nous donner plus de commodité, apres l'avoir fait entrer dans ma chambre, il se retira dans la sienne, et nous laissa avec mes filles dire tout ce que nous voudrions. Merindor, au commencement, voyant ce renouvellement de faveurs, rentra en de grandes esperances, croyant que puis que mon pere mesme estoit celuy qui luy donnoit cette entrée, il devoit avoir fait quelque resolution pour son contentement ; mais le voyant sortir, et puis remarquant en mon visage et en mes façons une grande froideur, il perdit bien-tost cette nouvelle opinion, et mesme lors que l'ayant fait asseoir auprès de moy, je commençay de luy parler de cette sorte : Vostre merite et la bonne volonté que vous m'avez fait paroistre m'obligent, Merindor, de vous honorer et estimer autant que chevalier de cette contrée, et voudrois par quelque bon service vous pouvoir rendre tesmoignage que j'en ay du ressentiment. Hier j'ouys les vers que vous vintes chanter sous ma fenestre, qui m'ont conviée de vous mettre hors de la doute où peut-estre vous estes entré, pour m'avoir veue un peu rtirée de vous. Sçachez donc, Merindor, que tant que j'ay eu quelque opinion de faire approuver nostre mariage à mon pere, j'ay vescu avec vous, ainsi qu'une honeste liberté me l'a pu permettre ; mais maintenant que l'esperance m'en est du tout ostée, je croirois commettre une tres-grande erreur, et qui pourroit avoir le tiltre de perfidie, si je vous abusois plus longuement par ces petites caresses, qui amusent et trompent les jeunes personnes qui ayment. Ne croyez pas, je vous supplie, que si c'eust esté à mon choix, je n'eusse plustost esleu Merindor pour passer le reste de ma vie avec luy, que tout autre que mon bon-heur m'eust jamais pu presenter, et ayez la mesme creance d'Arcingentorix ; car si l'élection luy en eust été remise, soyez certain, Merindor, qu'il est venu à propos d'en parler, je l'ay tousjours veu tant disposé à vous aymer et honorer, que je ne sçay ce qu'il n'eust pas fait, pour donner cognoissance à chacun de l'estime qu'il fait de vostre merite, et sans doute il eus testé trop content et moy trop heureuse, s'il eus testé ainsi destiné, que j'eusse deu passer mes jours avec une personne telle que vous estes. Le Ciel en a autrement disposé, et s'est servy en la tyrannie qu'il a voulu exercer sur moy, de celuy à qui il ne nous est pas permis de resister. Car sçachez, continuay-je les larmes aux yeux, que Gondebaut me force d'espouser Bellimarte. – O dieux ! Dorinde, s'escria Merindor, frappant des mains l'une contre l'autre, Gondebaut veut que vous espousiez Bellimarte ? Il le veut, luy dis-je froidement, et je vous assure qu'Arcingentorix et moy avons fait tout ce que nous avons pu pour rompre ce ruineux dessein, et qu'il n'y a point d'autre moyen que la mort. – Puis, respondit-il incontinent, qu'il y a encore ce remede, tout n'est pas desesperé. Et sans me dire autre chose ny me vouloir escouter, il sortit si promptement de ma chambre, qu'il donna bien cognoissance de quelque violente resolution. Je l'appellay plusieurs fois, courus après luy jusques à la porte, craignant qu'en cette furie il ne fist quelque chose de mal à propos, mais tout fut inutile, car il s'en alla si promptement, qu'il sembloit qu'il eust des aisles. Mon pere qui n'estoit pas loing de là, m'oyant parler si haut, vint vers moy, et sçachant comme ce jeune chevalier estoit party, craignit qu'il ne s'en prist à Bellimarte ; et qu'apres, le roy n'en rejettast toute la coulpe sur nous. Et cette consideration fut cause qu'allant au logis de Bellimarte, il luy fit entendre le plus discrettement qu'il pust ce qui s'estoit passé entre Merindor et moy, afin d'en estre deschargé s'il en advenoit du mal. Bellimarte qui estoit homme de corage, et qui avoit toute l'autorité et la force en la main, luy respondit qu'il ne s'en mit point en peine, et que si Merindor sortoit de son devoir, il sçauroit

bien l'y remettre.

Cependant ce jeune chevalier, transporté d'extreme passion, s'alla mettre dans son logis, où s'enfermant dans sa chambre, il se mit à se promener à grands pas, tant hors de soy-mesme qu'il ne sçavoit ny ce qu'il faisoit, ny où il estoit, et apres avoir fait plusieurs tours sans dire mot, en fin ne pensant pas estre ouy de personne, il commença de parler fort haut de cette sorte : Doncques Dorinde sera possedée par un autre, et Merindor le verra et le suppotera ? Doncques l'autorité d'un tyran prevaudra pardessus mes services, et par la force m'enlevra ce qui m'est justement deu ? Il y aura un remede à mon malheur, et je ne mettray pas le sang et la vie pour empescher que cet outrage ne me soit fait ? Et là s'arrestant un peu, tout à coup il recommençoit à marcher et à dire : Il ne sera pas vray que ce voleur de mon bien en jouysse sans l'achepter au prix de son sang et de ma vie, il faut si je dois vivre qu'il meure ; et fort à propos, m'a dit Dorinde, que la mort seule en estoit l'unique remede. Mais, disoit-il, encore plus transporté qu'au commencement, s'il est ainsi, à quoy retardons-nous davantage, et pourquoy ne mettons-nous la main à l'œuvre qui m'est inevitable, si je n'ayme mieux tourner le fer contre moy-mesme ?

Merindor pensoit estre seul dans sa chambre et n'estre ouy que des murailles, mais de bonne fortune Euphrosias, son sage et tres-cher amy, un peu auparavant l'estant venu chercher, s'estoit endormy en l'attendant sur son lict, et ne s'estoit esveillé que quand il avoit commencé de parler si haut. Et d'autant qu'il cognoissoit bien la prompte colere de ce chevalier, l'oyant parler avec tant de passion, il fut bien aise d'apprendre de cette sorte le sujet de son courroux, et aussi de luy laisser un peu descharger le cœur par les paroles qu'il proferoit ; sçachant bien que de s'opposer aux premiers mouvements de nostre ame, ne sert quelquefois que d'allumer davantage le feu de la colere. Mais lors qu'il vid qu'apres quelques autres paroles semblables à celles que je vous ay dites, il vouloit sortir pour les executer avec la mesme impetuositè qu'il les avoit proferées, il se leva promptement, et le courut retenir par le bras, le priant d'ouyr ce qu'il vouloit dire.

Merindor ne sçachant si c'estoit un homme ou quelque esprit, surpris de frayeur, faillit à tomber de sa hauteur, mais reprenant incontinent ses esprits, et recognoissant son cher amy : Eh ! mon Dieu, luy dit-il, d'où je pensois estre seul ? – Promenons-nous un peu ensemble, luy respondit le prudent amy, et lors que vous m'aurez respondu à ce que j'ay à vous dire, je satisferay apres à vostre curiosité. Et lors il continua : Est-il possible, Merindor, que l'amitié que je vous ay tousjours portée, et celle que vous m'avez promise, vous permette de faire d'extremes resolutions sans m'en parler, et sans vous y servir de moy ? Pensez-vous que je vous ayme si peu, ou me tenez- vous pour tant inutile, qu'aux affaires de telle importance, ou je ne vueille, ou je ne puisse point vous servir ? – Pourquoi, interrompit Merindor, me tenez-vous ce langage ? – Parce, dit-il, que j'ay ouy tout ce que vous venez de dire, pensant n'estre entendu de personne, et la dangereuse et honteuse resolution que vous avez prise sans m'en parler, ny seulement vous donner le loisir d'y bien penser. Avez-vous opinion que je ne sçache pas que le roy veut que Dorinde soit à Bellimarte, et que le pere mesme y consent, et peut-estre d'autres encore que vous ne croyez pas ? Toute la ville n'est pleine que de ce bruit, et j'estoit venu vous trouver expres pour vous le dire, si vous n'en estiez point encore adverty, afin que vous vous resolussiez, non seulement à la volonté du roy, mais à celle du Ciel, contre laquelle aussi bien ne sçauriez-vous resister. Car, Merindor, il faut que vous sçachiez que les mariages sont faits au Ciel, et s'accomplissent en terre. – Les mariages, dites-vous, reprit incontinent Merindor, sont faits au Ciel ? – N'en doutez point, repliqua Euphrosias, et c'est pour cela que nous en voyons de tant inesperez. – Je vous assure, dit alors Merindor, que si cela est, on peut dire qu'il se fait d'aussi mauvais marchez au Ciel qu'en terre : mais pour tout

cela, si ne concluray- je pas qu'il faille que Bellimarte possede Dorinde, et que Merindor vive. – Il faut, reprit Euphrosias, que ce que les dieux veulent ordonner de nous soit fait ; mais dites-moy, Merindor, quel seroit vostre dessein ? – D'oster la vie, dit-il, à qui me veut ravir mon contentement. – Mais, adjousta Euphrosias, quel profit vous en reviendra-t'il ? – Oh ! s'escria le jeune chevalier, que la vengeance est douce ! – La vengeance, reprit le sage amy, est veritablement douce lors qu'elle n'augmente pas l'offence que nous avons receue. Mais si vous tuez Bellimarte, n'est-il pas vray que le moindre chastiment que vous en devez attendre, c'est de ne demeurer jamais en lieu où Gondebaut ait quelque pouvoir, et si cela est, que deviendra l'amour que vous portez à Dorinde ? Et n'est-ce pas par la vengeance que vous voulez prendre, aggrandir l'offense que vous avez receue ? je n'estimeray jamais celuy-là sage qui se creve les deux yeux pour en oster un à son ennemy. – Et quoy donc ? dit Merindor, je verray sans ressentiment Bellimarte posseder celle qui par raison ne doit estre qu'à moy ? – Je ne dis pas cela, respondit-il, au contraire, si vous me voulez croire, j'espere que nous la pourrons avoir, cette tant desirée Dorinde. Pourquoi pensez-vous que le roy porte avec tant de passion Bellimarte ? croyez-vous que ce soit pour faire du mal ? Nullement, c'est pour gratifier Bellimarte en une affaire où il ne pense que personne ait interest sinon Arcingentorix. Et de luy le roy n'en fait pas grand estat, encore qu'il soit des principaux de cette contrée, parce qu'il n'est plus en aage de le pouvoir servir, et qu'au contraire Bellimarte le peut faire. Car il faut que vous sçachiez que la pluspart des princes font de leurs subjects comme nous faisons des chevaux qui sont devenus vieux en nous servant ; le plus de faveur que nous leur faisons, c'est de les mettre au coing d'une escuyerie sans nous en plus soucier, au lieu que des autres nous sommes soigneux de les faire bien traiter et bien panser. Croyez, Merindor, que les princes font la mesme difference de ceux qui ne leur peuvent plus faire service, et de ceux qui sont en aage et en estat de leur en pouvoir rendre ; et c'est ce qui me fait dire, que si vous faites entendre au roy l'interest que vous avez en cecy, il y fera consideration, et vous verrez que s'il ne fait rien pour vous, pour le moins il ne vous nuira plus.

Le sage Euphrosias luy representoit toutes ces choses, non pas qu'il les creust, et qu'il ne pensast bien que le roy y estant engagé de parole, difficilement s'en departiroit-il ; mais seulement pour refroidir un peu l'ardente colere qui estoit allumée en l'ame de Merindor, esperant que si cetter premiere impetuosité pouvoit estre un peu alentie, il pourroit puis apres le remettre plus aisément à la raison. Et de fait, advint que Merindor considerant ce qu'il luy disoit, et voyant qu'il y avoit quelque apparence, commença de donner un peu de lieu à la raison ; et en fin ils ne partirent point d'ensemble qu'il ne fust resolu de suivre entierement ce qu'Euphrosias luy diroit, jusques à ce que toutes les esperances fussent perdues, estant lors resolu d'effectuer le premier dessein, et à mesme temps adviserent entr'eux d'employer pres du roy ceux qu'ils pensoient y avoir plus de credit. Et le sage amy luy faisoit toute chose plus facile, et luy promettoit diverses assistances de plusieurs personnes desquelles il se faisoit fort, encore que cela ne fust pas , sçachant assez qu'il n'y a rien qui soit meilleur pour persuader ce que nous voulons, que de donner de grandes esperances à ceux qui desirent quelque chose grandement.

Mais, madame, oyez, je vous supplie, comme le Ciel se joue des hommes, et comme la fortune en fait comme il luy plaist ! Lors que Merindor fit parler au roy Gondebaut pour le supplier de ne vouloir point forcer Arcingentorix à donner sa fille à Bellimarte à cause de l'interest qu'il y avoit, il respondit qu'il n'avoit point creu d'interessier Merindor quand il en avoit parlé, et que s'il ne l'avoit point fait encore, il ne le feroit pas à l'advenir à sa consideration, mais qu'y estant obligé de parole, il ne s'en pouvoit plus retirer sans qu'il y allast beaucoup de son autorité. Voylà Merindor entierement desesperé de ce costé-là, et Bellimarte tellement

assuré d'estre mon mary, que les articles du mariage estioient desja accordez, et ne failloit plus que nous presenter au Temple.

Qui n'eust creu que cette affaire ne pouvoit plus se rompre ? Mais voyez quelle est la noire malice et l'extreme perfidie des hommes ! Et vous, belle druide, et vous, sages et discrettes bergeres, apprenez jusqu'où peuvent aller les tromperies qu'ils nous font ! Ne voylà pas, lors que toutes choses estoient prestes, et que desja chacun s'estois mis en ordre pour aller au Temple, qu'une honorable matrone, accompagnée de deux filles et de trois escuyers vint à la porte de nostre logis, quoy qu'avec beaucoup de peine, pour la grande foule du peuple qui y estoit accouru, et faisant demander mon pere, apres l'avoir salué avec beaucoup de civilité : Seigneur, luy dit-elle en haussant la voix en sorte que ceux qui estoient autour d'elle la pouvoient ouyr, je viens vous advertir que ma fille que je tiens icy par la main, et qui s'appelle Alderine, est femme et legitime espouse de Bellimarte le Visigoth, et que quatre ans sont passez qu'il l'espousa publiquement dans Gergovie, ainsy que font foi les attestations des druides et comtes de la province, que je vous feray voir en la presence du roy, aux pieds duquel je me vay jetter, afin qu'il me soit fait justice, et que le commun droit des gens me soit maintenu. Et à ce mot, apres luy avoir fait une grande reverence, elle s'en alla droit à la maison royale, non point sans un grand cry que le peuple fit oyant cette nouvelle.

Si Arcingentorix fut estonné, vous le pouvez juger, puis que demeurant comme en extase, il ne pust jamais luy respondre un mot ; mais remontant dans la sale où nous estion presque tous prests à sortir, et appelant Bellimarte : Seigneur, luy dit-il tout haut, cognoissez-vous une dame qui se nomme Alderine ? A ce mot d'Alderine, nous prisms bien garde qu'il changea de couleur. – Pourquoi, respondit-il, me le demandez-vous ? – Parce, repliqua mon pere, qu'elle et sa mere sont venus à cette porte, et vous font sçavoir qu'elles s'en vont aux pieds du roy pour luy demander justice contre vous. – Contre moy, dit-il, et pourquoi ? – Parce, respondit mon pere, que cette Alderine est vostre femme, et que vous n'en pouvez point espouser d'autre tant qu'elle vivra. A ce mot on ouyt dans la sale une voit d'estonnement de tous ceux qui y estoient ; et quoy que Bellimarte voulust mettre le tout en risée, et dit que cela n'estoient point vray, et que c'estoient un coureuse à laquelle il ne se falloir pas arrester ; ny pour elle retarder nostre mariage, si est-ce que nul de mes parens n'en fut d'advis, et moins encore mon pere, qui luy dit franchement qu'il auroit bien telle creance de cette femme qu'il voudroit, mais que quant à luy il ne consentiroit jamais que sa fille fust mariée, que cette imposture ne fust esclaircie. Bellimarte qui estoit grandement orgueilleux de son naturel, et qui outre cela se voyoit fort supporté par la faveur du roy : Et moy, dit-il, Arcingentorix, je vous dis que je ne me soucie ny de vous ny de vostre fille, et que je cognois bien que je m'estois grandement deceu en l'alliance que je voulois faire avec vous. Mon pere qui estoit genereux, et qui, encore que chargé d'âge, se ressentoit des ancestres desquels il estoit descendue : J'ayme mieux, Bellimarte, luy dit-it, que vous ayez esté deceu, que si j'avois esté trompé en la vostre, de laquelle je fais encore moins d'estat que vous ne sçauriez faire, ny de ma fille ny de moy. Dieu voulut que Bellimarte, comme je croy, n'ouist point ces dernieres paroles, estandt desja sorty tout en colere, et Dieu sçait en quelle confusion il laissa toute la compagnie ! Mais de son costé il n'estoit pas moins empesché, parce que la conscience, qui vaut mille tesmoins, le convainquoit de la mauvaise action qu'il vouloit faire. Et Dieu sçait si cette heure ne fut pas la plus heureuse de toute ma vie, puisque si cette dame eust retardé un moment davantage, il n'y a point de doute que j'eusse esté mariée avec luy ; car il estoit tres-certain que ce perfide avoit une femme, et comme nous apprimes depuis, il l'avoit quittée pour n'estre pas assez riche. Voyez quelle est la foy des hommes, et combien malheureuse est la fille qui se fie en eux, puis que cette Alderine avoit auparavant esté loguement recherchée par luy, et avec tant

de passion et d'affection, que mal-aisément eust-on pu penser qu'il l'eust deu quitter, et l'avarice toutefois plus forte en chassa depuis honteusement l'amour !

Tant y a, madame, qu'à ce coup je fus delivrée de ce malheur presque miraculeusement, comme je vous ay dit ; car depuis, Alderine, s'estant jettée aux pieds du roy, et ayant convaincu Bellimarte, qui nioit toute chose, il fut ordonné qu'elle seroit tenue de luy pour sa femme legitime, et deffense luy fut faite sur peine de chastiment de n'en espouser point d'autre, tant qu'elle vivroit. Plusieurs s'estonnoient qu'Alderine estandt une fort belle fille eust esté delaissée de Bellimarte, pour moy, de qui le visage estoit un moins qu'affreux ; et quand on leur disoit que c'estoit par avarice, ils ne le pouvoient croire que difficilement, ayant sceu les grands presents qu'il nous avoit faits depuis peu, et que nous avions rendus. Mais ils ne consideroient pas que les dons qui le faisoient estimer liberal, n'estoient pas veritablement des dons, mais des choses prestées seulement, et lesquelles ils sçavoit bien luy devoir estre rendues, lors qu'il m'auroit espousée, puis que non seulement ce bien-là, mais tout le nostre aussi seroit sien, si bien que cette feinte liberalité estoit mesme une tres-grande et tres-certaine avarice.

Merindor qui estoit aux escoutes, resolu, quand il n'y auroit plus d'esperance, de se perdre, mais avec la perte de Bellimarte, ne fut pas des derniers à estre adverty de cette tromperie. Et comme si la vie luy eust esté redonnée il joignit les mains et remercia les dieux de cette grace avec autant d'affection que d'autre qu'il eust jamais receue d'eux ; et puis sortant de son logis s'en vint avec le plus de haste qu'il luy fut possible au mien, où il me dit des paroles les plus plaisantes qu'on se sçauroit imaginer, quelquefois me demandant comme je me trouvois de mes nopces, et s'il faisoit bon estre deux à un mary. Et parce que je ne sçavois si j'en devois rire ou pleurer, je luy dis : Et bien, bien, Merindor, ne vous mocquez pas tant de ce qui m'est advenu, peut-estre que quand vous vous marierez, trouverez-vous que vostre femme aura desjà un autre mary ? – Si cela est, me respondit-il, le plus fort chassera l'autre de la maison, mais je vous assure bien toutesfois, que je ne crains pas que cet accident m'arrive, si ce n'est par vous ? – Par moy, replquay-je, et comment l'entendez-vous ? La resolution que j'ai faite, vous deffendra bien de ce mal, car dans peu de jours, si mon pere me le permet, je seray l'une de ces filles, qui n'ont d'autre soing que de garder que le feu ne meure. – Comment, reprit-il incontinent, vous voulez estre Vestale ? – Je la veux estre assurément, luy dis-je, pour m'oster d'entre les hommes, parmy lesquels je n'ay jamais rencontré que la perfidie. – Vous avez tort, respondit-il froidement, de ne me point oster du nombre de tous, puis que je ne croy pas avoir jamais fait action, et mesme en l'affection que je vous ay vouée, qui puisse me mettre en ce rang. – Un, dis-je incontinent, ne fait pas nombre, mais que direz-vous de Teombre, d'Hylas, de Periandre et de Bellimarte ? – Je diray, me respondit-il, que ceux-là doivent estre rayez non seulement du rang des hommes, mais aussi du nombre des vivants ; mais que pour cela tous les hommes en doivent estre blasmez, et moins encore Merindor, ah ! madame, permettez-moy que je vous die que c'est une tres-grande injustice, de chastier un nombre infiny d'innocents, pour fort peu de coupables, et que, puis que les fautes sont personnelles, ceux-là seuls qui ont failly doivent en souffrir le chastiment. – J'avoue, Merindor, luy dis-je, que vous avez raison, mais que je n'ay pas tort, puis qu'ayant trouvé perfides et trompeurs tous les hommes qui m'ont recherchée, j'ay raison d'en craindre autant de tous les autres. – Voilà encore une seconde offence, me dit-il, Dorinde, qui n'est pas moindre pour moy, que la premiere, me mettant du nombre de ceux qui vous ont trompée ; puis que vous ne me sçauriez oster du rang de ceux qui vous ont servie. – Jusques icy, repris-je froidement, je ne puis pas dire que j'aye esté deceue de vous, mais aussi ce n'a esté qu'à la fin que les autres ont esté trompeurs ; et que sçay-je quel vous serez en semblable occasion ?

Cependant que nous parlions de cette sorte, mon pere entra dans ma chambre, encore tout esmeu de ce qui nous estoit arrivé, e d'abord qu'il vid le jeune chevalier : – Et bien, luy dit-il, Merindor en sousriant, ne vous estes-vous point mocqué de ma fille et de moy, ayant sceu l'erreur que l'autorité du roy a failly de nous faire commettre ? – Seigneur, luy respondit-il, je suis trop vostre serviteur pour faire ce que vous dittes, mais au contraire, je vous diray bien que j'ay remercié les dieux qu'ils vous ayent fait cognoistre la meschanceté de cet homme assez à temps pour n'en avoir pas receu le déplaisir que sa perfidie vous preparoit. Encore que, si ce mal-heur nous fust arrivé, et je dis nous, parce que je prendray tousjours part à vos desplaisirs, et à vos contentements, si ce desastre, dis-je, nous fust advenu, je jure Hesus le dieu fort, que ce meschant n'eust jamais survescu d'une heure le moment que sa trahison eust esté découverte, car cette espée eust lavé sa faute avec son propre sang, sans qu'une seule goutte en eust esté reservée. Mais, seigneur, lousons Dieu qu'il n'a point esté necessaire d'en venir à ces extremitez, et vous souvenez, s'il vous plaist, à l'advenir, que nos vieux peres ont eu raison quand ils ont dit que nul ne se doit froter à l'herbe qu'il ne cognoist pas. Et, seigneur, il y en a tant dans cette province desquels vous cognoissez et les ancestres et les bien, et qui s'estimeroient heureux d'avoir vostre alliance, pourquoy ne vous plaist-il pas de nous en honorer ? Et si le Ciel me faisoit assez heureux pour obtenir cette grace, dit-il, se jettant à ses genoux, quels service ne vous rendrois-ja pas le reste de ma vie, et quelle amour, quel devoir, et quelle affection ne recevrait Dorinde de moy ? Dorinde, dis-je, que vous sçavez bien que j'ay tousjours aymée et honorée, quoy qu'il luy soit pu advenir.

Ce bon vieillard qui sçavoit combien veritablement ce jeune chevalier m'avoit tousjours fait paroistre d'amitie, mesme durant mon mal, le voyant à cette heure parler avec tant d'affection, creut, (mais ô Dieux ! qui n'eust aussi esté trompé ?) qu'il parloit avec la mesme franchise que ses actions passées, et ses paroles persentes luy témoignoiient ; et pour ce, le relevant, et luy tenant une main sur l'espaule : Merindor, luy dit-il, parlez-vous en chevalier tel que vous estes, ou bien si ce n'est que par civilité, et en façon de courtisan ? – Je jure, seigneur, luy respondit-il, que jamais je ne pensay à commettre une action indigne du nom que je porte, et les paroles que je vous dis me partent du cœur, avec tant de sincerité, que je prie Bellenus de m'oster d'entre les hommes toutesfois et quantes que j'y contreviendray. – Si cela est, reprit Arcingentorix, et que veritablement Bellimarte ait une autre femme, et que vostre mere consente à ce que vous desirez, je vous promets dès à cette heure Dorinde pour votre espouse, et je prends les dieux Pennates qui nous escourent, pour tesmoins de la parole que je vous donne. – Et moy, adjousta Merindor, apres vous avoir baisé les mains de cette grace que j'estime la plus grand que je puisse jamais recevoir, devant ces mesmes dieux Pennates, je reçoay vostre promesse avec les conditions qu'il vous plaist de me la faire, et dès icy je me donne à ma dame et maistresse, et vous jure à tous deux une affection sans fin, et une obeissance perpetuelle. Qui est-ce, madame, et vous, belles et discrettes bergeres, qui oyant ces protestations avec tant d'apperance de franchise n'eust pensé qu'elles sortoient du cœur ? Mais, hélas ! aussi faisoient-elles : elles sortoient bien veritablement du cœur le plus meschant, et le plus perfide, que jamais ait eu homme traistre et parjure, et certes il suffiroit de dire homme, sans y adjouster traistre et parjure, puis que je croy n'y en avoir point d'autres sur la terre. Or donc cettuy-cy, suivant le naturel et la coustume de tous les autres, part d'aupres de nous avec les assurances que je vous ay dites, et en apperance plein de tant de contentement qu'il sembloit que jamais homme ne l'avoit tant esté et s'en va au palais pour apprendre les assurées nouvelles d'Alderine, et de son mariage. Il s'en revint le soir mesme nous trouver, et nous en donner les assurances, nous disant que le roy ayant veu les attestations des druides et comtes de Gergovie, avoit fait paroistre d'estre grandement

offensé contre Bellimarte, et luy avoit commandé de sortir de ses estats, et ne se presenter jamais devant ses yeux ; que toutesfois quelques-uns de ses amis qui estoient des principaux, et des plus autorisez pres de Gondebaut, esperoient d'avoir sa grace, lors que la colere du roy seroit un peu passée. Et il advint de cette sorte, car quelque temps apres ils firent sa paix par le moyen mesme d'Alderine, qui se jetta aux pieds de Gondebaut, et à laquelle il remit la faute de son mary, à condition qu'il vivroit avec elle comme il devoit. Cependant que ces choses advindrent, il sembla que Dieu se voulut mocquer de Periandre, car le printemps où nous entrasmes, et quelques remedes qu'un vieil mire me donna me remirent le teint et le reste du visage en meilleur estat que je ne l'avois jamais eu. Et de fait, mes compagnes, dit-elle, se tournant, vers les trois estrangeres, voyez-vous pas qu'au lieu d'estre empiré, il semble estre en meilleur estat que vous ne l'avez jamais veu ? Et il advint que, tout ainsi que ma laideur avoit chassé loing de moy Periandre, mon visage s'estant remis, le r'appella bien-tost apres. Vous pourrois-je dire la joye et le contentement de Merindor, voyant que de jour en jour j'allois reprenant ce que j'avois perdu, et ne pouvant à ce qu'il disoit souffrir un plus long dilayement à la conclusion de nostre mariage, il pressa de sorte mon pere qu'il luy donna congé d'aller trouver sa mere pour avoir son consentement, n'y ayant plus rien que cela qui le pust retarder. O dieux ! quand je pense aux nouvelles protestations qu'en s'en allant il fit et à mon pere et à moy, je ne sçay comme depuis la terre ne s'est ouverte cent fois pour l'engloutir ! Je ne ferois que vous ennuyer, madame, de redire icy par le menu tout ce qu'il fist ; tant y a que, comme si, en m'éloignant, il eust perdu la memoire, et de moy, et de tous ses sermens, trois unes apres son départ, il m'envoya un de ses freres avec la lettre que je vous vay lire ; car je l'ay tousjours gardée soigneusement pour le convaincre de sa perfidie. Et lors, mettant la main dans sa panetiere, elle en tira un papier où elle leut telles paroles :

LETTRE DE MERINDOR A DORINDE

Pleust à Dieu, belle Dorinde, que je ne fusse plus au monde, ou bien que je ne fusse point fils de celle qui est ma pere, pour le moins que je fusse mon frere mesme, afin que, comme vostre tres-humble serviteur, je pusse obtenir le bon-heur que je luy desire, puis qu'il ne me peut estre permis, estant celuy que je suis. L'offre que tant à regret je vous fait de luy, tesmoignera bien à chacun que veritablement les mariages sont ordonnez dans le Ciel.

N'estes-vous point estonnées, reprit Dorinde, discrettes et bellles bergeres, d'ouir que Merindor m'ait escrit cette lettre, lors que par raison il le devoit moins faire ; car s'il avoit à me quitter, il me semble que ce devoit estre lors que je devins laide, et que Periandre en fit de mesme. Mais à quelle raison mépriser l'horreur de mon mal, ne se soucier point de la difformité de mon visage, et me rechercher en ce temps-là avec tant d'ardeur et de violence, pour apres me quitter en une saison où ce que l'on appelloit beauté en moy m'avoit esté rendu, et qu'il sembloit que rien ne pust plus nous separer que sa seule volonté, ou plustost legereté ? J'avoue la verité, je fus tellement touchée de cette action, que deslors je juray au grand Tautates de jamais ne me fier en homme quelconque et de fuir d'oresnavant de telle sorte tous ceux que en porteroient le nom que je n'aurois jamais ny amitié ny pratique avec eux. Mon pere qui sceut ces nouvelles s'en offença autant que moy et cela fut cause que sans mettre en grande deliberation la demande que le frere de Merindor luy fit de moy ; il le renvoya avec une fort prompte resolution : à sçavoir que sa fille n'estoit ny pour Merindor, ny pour son frere, et qu'il en avoit disposé ailleurs. Et parce que son frere m'avoit escritte, par le congé de mon pere, je la luy fis. Elle estoit telle :

RESPONSE

DE DORINDE A MERINDOR

Pleust à Dieu, infidelle Merindor, que vous ne fussiez point en terre, ou que je n'eusse jamais eu des yeux pour vous voir, ou pour le moins que je fusse homme pour quelque temps, et non pas une fille ! afin que, comme vostre mortel ennemy, je pusse tirer de vostre perfidie la vengeance que je puis bien desirer, mais qui ne m'est permise, estant telle que je suis. L'offre que vous me faites de vostre frere, et que je refuse, tesmoignera à chacun, que le mariage de luy et de moy n'a point esté fait dans le Ciel ; pour le moins je vous assure qu'il ne s'accomplira jamais en terre.

Or, madame, ne voylà pas, continua-t'elle trois des plus insignes infidelitez, sans que parle des autres, qui ayent jamais esté faites contre une fille ? et quand je n'eusse jamais eu autre sujet de cognoistre la perfidie des hommes, n'est-il pas vray que celles que je vous-ay racontées sont telles qu'il faudroit estre du tout sans yeux, et sans cognoissance pour se fier jamais à personne, qui en ait le nom ou la figure ? Et toutesfois ce seroit peu de chose, si seulement ces trois ennemis ne m'avoient donne que ce sujet des les hair, mais oyez encore, je vous supplie, ce que la haine que je porte à ce perfidie animal que l'on appelle homme est fondée sur une tres-juste raison.

Dorinde vouloit continuer le discours qu'elle avoit commencé, quand un grand bruit de personnes à cheval l'en destouna : ces belles bergeres n'ayant pas accoustumé de voir en leurs hameaux semblables assemblées, accoururent toutes par curiosité sur la porte, et avec elles Dorinde, et les autres estrangeres en firent de mesme. Elles virent donc passer le long du chemin qui touchoit presque la porte de cette cabane douze ou quinze personnes assez bien montées, et qui estoient armées à la façon des Bourguignons, ayant un petit habillement de teste, et des manches de maille, avec une cotte d'armes en escailles, et un petit javelot à la main droite, avec un leger escu à la main gauche. Ces gens marchoit en foule et toutesfois à leur teste estoit celuy qui sembloit les conduire, ce qui se pouvoit juger, fust à la bonté de son cheval, qui estoit beaucoup plus beau que ceux des autres, fust à la beauté de ses armes qui estoient presque toutes dorées, et à un grand pannache, qui le rendoit remarquable entre tous ses compagnons. Cette troupe marchoit assez viste, et cela estoit cause du bruit que les armes et les pieds des chevaux faisoient ; car quant à eux ils ne parloient quiere haut, quoy qu'ils tinssent bien quelques discours, qui mal-aisément pouvoient estre entendus. Lors qu'ils passerent pres de cette cabane, ils jetterent les yeux sur ces bergeres qui s'estoient curieusement avancés sur la porte, et les voyants si belles, ils s'arrestèrent un peu, ravis presque de voir de si beaux visages en ces lieux champestres. Et comme ils portoient atteutivement les yeux sur elles, tout à coup celuy qui les commandoit : O Dieux ! s'escria-t-il, ne voylà pas Dorinde ? Elle qui s'ouyt nommer, remarquant le visage de celuy qui avoit parlé, le reconnut incontinent pour l'avoir veu fort souvent pres du roy Gondebaut, et cela fut cause que craignant quelque violence, elle se retira dans la cabanne pour essayer de s'y cacher. Mais luy, assuré encore davantage par cette action que c'estoit Dorinde, se jette incontinent en terre, et cinq ou six de ses compagnons avec luy, et entrant indiscrettement parmy ces files, vindrent où Dorinde s'estoit retirée, qui toute tremblante de peur, se cachoit le visage avec les mains et estoit devenue pasle comme la mort.

Celadon vestu en fille druide, eust bien voulu alors avoir des armes pour essayer de repousser l'injure que ces estrangeres sembloient vouloir faire à cette belle fille, et ne pouvant toutesfois supporter qu'en sa presence quelque outrage luy faict, car encor que berger il ne pouvoit dementir sa naissance, il usa premierement de remonstrances et de prieres, et voyant qu'il

n'estoit point escouté, et qu'au contraire ils s'efforçoient d'emmener cette fille toute explorée hors de la cabanne, il ne se pust empescher de joindre la force à la parole, et sortant des termes de fille, resister en homme à cette violence. Le capitaine, et ses solduriers se fussent bien deffaicts aisément de luy, s'il eussent creu que c'eust esté un homme, mais le croyant une fille druide, le respect du sexe, et l'honneur et la reverence qu'ils portoient à son habit, les faisoit aller avec plus de consideration. Toutes les autres filles virent l'effort de cette druide, à son exemple essayoient de sauver Dorinde, et il n'y a point de doute que cette foible deffence les eus longuement entretenus, n'eust esté qu'en fin le capitaine se mettant en colere, fit signe que sans consideration de ces filles ils usassent de force et qu'ils emportassent Dorinde. Par fortune alors Celadon tenoit par les bras cet homme, et avec tant de force qu'il ne se pouvoit défaire de ses mains, et Astrée, et Diane estoient aux deux costez de Dorinde, et la retenoient par les bras ; mais les solduriers qui avoient eu le signe de leur chef, poussants et l'une et l'autre assez rudement, contraignirent ces bergeres de la lascher, et avec tant de violence qu'Astrée tomba. Au cry qu'elle fit, la feinte druide tourna la teste, et la voyant tant indignement traittée, elle devint furieuse comme un lyon outragé, et laschant celuy qu'elle tenoit, courut à l'insolent qui luy avoit fait un si grand outrage, qu'elle jugea estre celuy qui emportoit Dorinde hors de la cabanne, auquel elle donna un si grand coup de poing sur le visage que tout estourdy elle le contraignit de lascher Dorinde qui estoit desja hors de la porte, et apres avoir chancelé deux ou trois pas, il alla tomber entre les jambes des chevaux de ses compagnons, qui le foulèrent de sorte aux pieds, sans le vouloir faire, que depuis il ne fit pas grand effect contre ces belles filles.

Le capitaine cependant n'estant plus entre les mains de cette druide que s'en estoit revenue pour relever Astrée, et voyant qu'on avoit mis Dorinde hors de ce lieu, en sortit aussi pour la faire enlever, ainsi qu'avoit esté son dessein ; mais lors qu'il fut dehors, il vid que ses compagnons qui estoient à pied couroient parmy les champs apres elle, qui sembloit avoit des aisles aux pieds, tant la peur luy donnoit de vitesse. Au commencement il en rioit, car il ne croyoit pas qu'en fin elle ne fust prise. Mais cependant qu'il regardoit cette nouvelle chasse, telle pouvoit-on dire la fuitte de Dorinde, et la poursuite de ces gens, ils virent paroistre six chevaliers, qui bien armez et bien montez venoient par le mesme chemin qu'ils avoient fait. Au commencement ils alloient d'un train tel qu'on a accoustumé de marcher quand on veut faire voyage, mais quand ils virent tant de personnes courre apres une fille, ils s'avancerent tous ensemble au galop, pour s'opposer à l'outrage qu'ils jugeoient bien qu'on luy vouloit faire. Ils ne purent toutesfois y arriver si tost, que desja Dorinde ne fust prise, et parce qu'elle ne pouvoit se deffendre d'autre façon, ils virent qu'elle se jetta à genoux, leur tendit les mains, et se mit aux prieres et aux supplications ; ces solduriers au contraire sans compassion la prirent et la vouloient emmener lors que ces chevaliers y arriverent, qui esmeus de pitié, sans toutesfois cognoistre encore Dorinde, s'opposerent à cette violence. Mais tout à coup l'un d'entr'eux jettant les yeux sur elle, et la recognoissant : Ha ! canaille, dit-il, et indignes de porter les armes, puis que vous les employez si mal, cessez d'outrager celle que chachun doit servir et honorer. Ou autrement, continua-t-il, mettant la main à l'espée, je vous chastieray comme vous meritez. – Seigneur chevalier, respondit l'un d'entr'eux, le roy Gondebaut nous a commandé de faire ce que nous faisons, et personne ne se doit, ny se peust opposer à sa volonté.

Et à ce mot, sans se soucier de la menace du chevalier, le voyant peu accompagné, et que son capitaine et ses compagnons venoient à son secours, il continua son chemin, dequoy le chevalier fut tant outré de colere, qu'il luy donna un si grand coup sur l'espaule, que la chemise de maille ne pus empescher qu'il n'entrast bien avant dans la chair. Et en mesme

temps le voyant un peu separé de Dorinde, le heurta de telle sorte avec le cheval, qu'il l'envoya tumber à quatre ou cinq pas de là. Cependant les autres chevaliers s'avancerent contre le capitaine et sa troupe, qui sans leur dire mot les attaquèrent furieusement : il est vray que ceux-cy estans miex montez et mieux armez et chevaliers au reste de plus de courrage, quoy qu'ils fussent beaucoup moins en nombre, ne laisserent de les traitter de sorte que le combat ne dura pas un quart d'heure, d'autant que le chef ayant esté tué, les autres bien-tost apres se mirent en desroute, et s'enfuirent, qui ça, qui là, à la plus viste course de leurs chevaux. Il est bien vray que ce qui fut cause d'une si prompte victoire fut qu'une partie des premiers estoient à pied, et n'avoient pu reprendre leurs chevaux, qui s'estoient esgarez par les champs. Mais, comme il advient presque tousjours qu'en un combat les uns par leur mort achettent le prix de la victoire à leurs compagons, aussi advint-il, que de ces six chevaliers il y en eust deux de tuez, et un tellement blessé qu'à peine se pouvoit-il tenir à cheval. Dorinde qui avoit veu ce secours tant inesperé, encore qu'il luy semblast bien de recognoistre la voix de celuy qu'elle avoit ouy parler, mais n'en estant pas bien assurée, à cause que le heaume l'en empeschoit un peu, se retira vers ses compagnes toute tremblante, un peu moins espouventé toutesfois qu'elle n'estoit quand elle se vid saisir avec tant de violence. Mais quand on luy raconta la fin du combat, car elle s'estoit retirée dans le fonds de la cabanne, et que peu apres on luy dit que l'on apportoit l'un de ses chevaliers qui l'avoient defendue grandement blessé, elle sortit toute explorée pour le recevoir et le secourir en tout ce qui luy seroit possible. Et par ce que ses trois compagons luy avoient d'abord osté le heaume pour luy donner de l'air, aussi-tost qu'elle jetta l'œil dessus, elle recognut que c'estoit Bellimarte, dequoy elle fut tellement surprise, qu'elle ne sçavoit si ce qu'elle voyoit n'estoit point un songe. Mais cependant les trois chevaliers le poserent sur un lict, et en mesme temps ostant tous leurs habillemens de teste, il y en eut deux qui se vindrent jeter à genoux devant elle, et luy prenant chacun une main, les lui baisèrent en signe d'obeissance plusieurs fois, sans qu'elle leur dit une seule parole, tant elle estoit surprise de les voir ; car l'un d'eux estoit Merindor, et l'autre Periandre : O dieux ! s'escria-t-elle en fin, quand elle pust parler, ô dieux ! est-il possible qu'il faille que je sois tant obligée aux trois hommes qui me font hayr tous les hommes ! Merindor alors prenant la parole : Ne vueillez pas, ô Dorinde, luy dit-il, par vos desfaveurs ordinaires amoindrir le contentement que le Ciel nous a donné de vous avoir si à propos rendu tesmoignage que nous vous ayons plus que vous ne le voulez pas estre de nous. – Et puis, continua Periandre, que le Ciel nous a esleus pour vous rendre ce petit service, soyez contente de croire qu'il ne pouvoit faire eslection d'autres qui vous eussent voué tant d'affection que nous, et comme tels, recevez de bon cœur la volonté que nous avons eue de mettre nostre vie pour repousser la violence que l'on vous a voulu faire. – Quant à moy, interrompit Bellimarte, tournant lentement la teste vers elle, je proteste que je perds cette-cy pour vostre service, et si vous voulez que je tienne cette mort plus chere que je n'ay jamais estimé la vie, belle Dorinde, dittes seulement : Va en paix, Bellimarte. Dorinde n'avoit point encore ouvert la bouche pour leur respondre, lors que tournant les yeux sur Bellimarte, et luy voyant le visage terny d'une pasleur mortelle, et les yeux tout changez, elle embrassa tout à coup Merindor, et Periandre, et n'ayant le loisir de parler à eux, courut vers Bellimarte, qui donna signe de tant de contentement, que chacun le remarqua au changement de ses yeux et son visage, mais sur tout lors qu'elle luy prit la main, et qu'elle luy dit : Si le Ciel a destiné tes jours pour estre finis en ce secours que ta valeur m'a donné, sois certain, Bellimarte, que je n'en perdray jamais la memoire, et si les dieux, comme je les en supplie, te la veulent prolonger pour mon contentement, sois assuré que je ne seray jamais ingrante envers Bellimarte. – Madame, s'efforça-t'il alors de luy dire, c'est peu de chose de vous donner une

vie qui me doit estre rendue, mais vous devez faire plus d'estat de cette ame que je vous donne, puis que je ne la veux jamais r'avoir ny retirer des mains de la belle Dorinde. A ce mot, il voulut luy baiser la main, mais il n'en eut pas la force ; car en mesme temps il devint froid et pasle, et le sang luy venant à defaillir, il demeura mort entre les bras du chevalier qui le tenoit sur le lict, et qui, les larmes aux yeux, faisoit pitié à tous ceux qui le regardoient.

Cette derniere action de Bellimarte attendrit de telle sorte le cœur de Dorinde qu'oubliant la faute qu'il avoit autrefois commise pour elle, et renouvelant la memoire de l'affection que par tant de recherches il luy avoit tesmoignée, elle ne put s'empescher d'accompagner son trespas de peurs d'amitié et de compassion, office qu'elle luy rendit fort longuement, et eust continué encore davantage, si ses compagnes esmeues de pitié ne l'eussent ostée par force d'aupres de son corps. Se voyant donc contrainte de le laisser : Or adieu, luy dit-elle, Bellimarte, et si veritablement tu avois mis ton bon-heur à estre aimé de moy, va-t'en content dans les champs Elysiens, et sois certain que tu es plus heureux en ta mort, que tu ne les fus jamais en ta vie. Ces paroles furent accompagnées de larmes, pour tesmoigner qu'elles estoient veritables, et qu'il avoit mieux acquis son amitié en mourant qu'il ne l'eust jamais obtenue en toute sa vie. Durant toutes ces choses, une grande partie des bergers des hameaux voisins estoient accourus, les uns avec des espieux, et telles armes de chasse, les autres avec des arcs et des flesches, comme ils avoient accoustumé, quand on faisoit des assemblées générales dans la forest d'Issoure ou ailleurs ; de sorte qu'en peu de temps la troupe se trouva grande autour de cette petite cabanne. Mais l'estonnement de tous ne fut pas moindre, quand els entendirent la violence que les premiers avoient voulu faire à cette belle estrangere, et le secours que les derniers luy avoient donné tant à propos, et plus encore, quand ils virent les marques que ceux-cy avoient laissées de leur courage et valeur. Et parce que Periandre et Merindor virent Dorinde entre les mains de la druide et des bergeres, ils penserent qu'ils penserent qu'ils devoient luy donner le loisir de seicher ses larmes, et rendre cependant à leurs compagnons morts les derniers devoirs ausquels leur sont obligez ceux qui les suivent ; et cela d'autant plus que Periandre y avoit perdu un germain, et Merindor un frere, qu'ils avoient tousjours grandement aymez. Laisant donc le chevalier qui n'avoit jamais abandonée Bellimarte aupres de son corps, ils sortirent hors de la cabanne accompagnez de plusieurs bergers, et s'en allerent parmy les morts chercher leurs parents. Ils les trouverent tous deux assez près l'un de l'autre, l'un percé d'un javelot, qui estant glissé par dessous la cotte de maille, et ne trouvant point de resistance, estoit entré de bas en haut jusques au cœur ; l'autre, qui estoit le frere de Merindor, se trouva engagé sous son cheval mort, et avoit le coup sous le bras droit, où la maille trop foible avoit esté percée, et le fer luy sortoit de l'autre costé de l'espaule. Mais ce qui estoit à noter pour cognoistre leur valeur, c'estoit qu'autour d'eux on voyoit quatre des ennemis morts, et eux encore l'espée serée dans la main avec des visages qui, bien que morts, sembloient toutesfois menacer. Les plaintes et les regrets de Merindor et de Periandre furent à la verité tres-grands, et l'eussent esté encore davantage, si quelques druides accompagnez de quantité d'eubages et de vacies, ne fussent en mesme temps survenus en ce lieu, y estants acourus au bruit de ce tumulte pour l'appaiser par leur autorité, comme en semblables occasions ils avoient accoustumé de faire. Ceux-cy donc ayants appris la juste et gerereuse deffence qu'ils avoient faite de cette estrangere, apres les en avoir grandement louez et remeriez au nom de toute la contrée, essayerent avec toute sorte de raison de les consoler, et parce qu'ils estoient abbouchez sur leurs parents morts, et que la douleur leur empeschoit d'ouïr, ou pour le moins d'entendre les sages raisons de ces sacrificateurs, ils les prierent de permettre que selon leur coustume ils rendissent à ces genereux chevaliers le pitoyable office que l'on devoit à leur valeur. Ce fut bien à toute force

qu'ils le permirent, et non pas sans les embrasser et baiser diverses fois, en leur disant le dernier adieu. Desja une partie des druides ayant esté advertis qu'il y avoit encore un de leurs compagnons mort dans la cabanne prochaine, l'estoient allé querir, et l'avoient apporté pres de ceux-cy, qui tous trois ensemble furent despouillez et lavez dans la riviere de Lignon. Et cependant les druides firent avec diligence relever sur le lieu mesme du combat trois tombeaux de gazon, et revestus des plus commodes et plus proches pierres qu'ils treuverent, et parce que quelques bergers avoient desja recueilly les corps de ceux qui avoient voulu faire cette violence à l'estrangere, et qui estoient demeurez morts sur la place, les druides ordonnerent que pour pompe funebre de ces trois vaillants chevaliers, quand on les porteroit sur les espauls pour les enterrer, on traîneroit les autres sur des clayes apres eux, comme en triomphe, et qu'apres que les chevaliers auroient esté mis honorablement dans leurs tombeaux, ceux-cy seroient bruslez comme pour victimes aux dieux infernaux et à leurs manes. Cette ceremonie fut faite avec tant d'ordre et avec tant d'honneur que Merindor, Periandre et le chevalier amy de Bellimarte eurent occasion d'adoucir leur deuil en quelque sorte. Dorinde, durant toute cette ceremonie, n'estoit bougée de la cabanne pour la peur qu'elle avoit eue, et de laquelle elle ne pouvoit encore se bien ravoire ; et les bergeres, Astrée, Diane, et Phillis, et la déguisée druide, luy tindrent compagnie avec Florice, Circéne et Palinice, qui toutes ne pouvoient assez s'estonner de cet accident tant inaccoustumé en cette contrée. Et lors que Periandre et Merindor revenoient avec les druides pour luy raconter comme ils avoient achevé le pitoyable office à leurs parents, ils virent venir un berger qui, à ce qu'il monstrois, sembloit avoir beaucoup de haste. Lors qu'il fut un peu plus pres, il fust recognu pour Hylas ; mais Periandre n'en ouist pas plustost le nom, qu'il ne s'escria : O dieux ! dit-il, est-ce point Hylas, qui est de l'Isle de Camargue, l'un des hommes du monde, qui est de la plus agreable humeur ? – C'est celui-là mesme, respondit le plus vieil druide, et il y a quelques lunes qu'il arriva en cette contrée, de laquelle il a trouvé le sejour si plaisant, que je ne croy pas qu'il ne parte jamais. Periandre alors se tournant vers Merindor : Mon frere, luy dit-il, allez nous attendre aupres de Dorinde, et luy dittes, si elle vous demande de mes nouvelles, que vous m'avez laissé aupres Hylas ; je m'assure qu'elle en recevra un plaisir extreme, car, quant à moy, il faut que je l'aille embrasser, comme l'un de mes meilleurs amis. Et à ce mot, il s'avança au grand pas vers Hylas qui le voyant venir ne le cognut point, tant à cause des armes qui le desguisoient que pour ne penser pas trouver en ce lieu, l'une des personnes qu'il aymoit le mieux. De sorte que Periandre luy tendit les bras, l'embrassa et le baisa à la joue, sans qu'il sceut que ces caresses venoient de Periandre.

Mais lors qu'il luy dit : Est-il possible, Hylas, que pour estre devenu berger de Forests, vous ayez entierement oublié vos bons amis ? La voix luy fit recognoistre le visage qu'il avoit mescognu, et cela fust cause que transporté de trop de contentement, il luy sauta au col, car il s'estoit un peu reculé pour le mieux voir, et luy fit tant de caresses qu'il sembloit estre hors de luy-mesme. En fin Periandre luy dit : Or voyez, Hylas, si je n'ay pas bien raison de me douloir de vostre mescognoissance, puis que non seulement vous m'avez oublié absent, mais encore quand vous me voyez, vous ne sçavez qui je suis, et toutesfois je ne me suis pas contenté de vous venir chercher, mais pour vous témoigner combien veritablement je vous ayme, j'y suis venu accompagné de la personne du monde que vous aymez le plus. – Periandre, luy respondit Hylas, distinguez de quelle sort de personne vous voulez parler, est-ce d'homme ou de femme ? Car si c'est d'homme, vous ne me pouviez faire un plus grand plaisir que de vous accompagner de vous-mesme, n'y en ayant point que j'ayme davantage que Periandre ; et si c'est de femme, il faut, si c'est celle-là que j'ayme le mieux, que vous ayez trouvé Stelle non pas trop loing d'icy, car c'est elle à qui je me suis donné. – Et quoy ? reprit Periandre, vous ne

vous souvenez plus de la belle Dorinde ? – De Dorinde ? repliqua incontinent Hylas, je voy bien, mon amy, que vous avez oublié la coustume de Hylas. Il faut que vous sçachiez que son nom est à peine demeuré dans ma memoire ; depuis ce temps-là, j’ay veu tant de Criseides, tant de Madontes, tant de Laonices, tant de Phillis, tant d’Alexis, et sur tout une certaine Stelle, que mes yeux esblouis à la lumiere de tant de nouvelles clartez ne peuvent voir ces obscuritez de vostre ville de Lyon. – Je voy bien, dit alors Periandre en sousriant, que vous estes aussi bien Hylas sur les rives de Lignon que dessus celles de l’Arar. – Il est vray, dit la voir, pour juger seulement si j’ay eu autrefois le goust dépravé ou non. – Si vous la voulez voir, adjousta Periandre, il faut entrer dans cette cabanne, où vous la trouverez encore toute effrayée de l’accident qui luy est arrivée. – Et quel est-il ? respondit Hylas. – C’est, reprit Periandre, que, sans Bellimarte, Merindor et moy, quelques solduriers et ambarctes du roy Gondebaut la vouloient enlever, mais nous nous y sommes trouvez si à propos que nous leur avons fait quitter uns si belle prise. Il est vray que le pauvre Bellimarte y est mort, et le frere de Merindor, et j’y ay perdu un germain. – Comment ? reprit Hylas, c’est donc vous qui avez si mal traicté ces gens du roy Gondebaut ? Je vous supplie, si cela est, menez-moy vers Dorinde, car il est necessaire que je l’advertisse de quelque chose que j’ay apprise, et pour laquelle vous voyez que je venois si viste en ce lieu. Ils estoient alors tot contre la cabanne, de sorte qu’à ce mot Hylas y entra, qui voyant toutes ces bergeres autour de l’estrangere, jugea bien que ce devoit estre Dorinde ; mais feignant de ne la cognoistre pas : Où est, dit-il, cette nouvelle bergere de Lignon qui à son abord vient souiller la pureté de nos rivages avec ces sacrifices sanglants ? Dorinde alors recognoissant Hylas se leva pour le saleur, bien-aise de l’avoir renconré en ce lieu, où il luy sembloit d’avoir bien affaire de toute sorte d’assistance. Et en l’abordant, elle luy dit : Est-il possible, Hylas, que mon visage soit si changé que cet habit ait le pouvoir de faire mescognoistre à vos yeux celle qu’autrefois votre cœur cognoissoit si fort ? – Je croy bien, respondit Hylas, que si mon cœur estoit icy, il vous pourroit dire des nouvelles de ce que vous nous demandez ; mais n’y estant point, je ne croy pas qu’il y ait personne qui vous puisse bien respondre. – Comment ? adjousta Dorinde, vostre cœur n’est pas icy ?

Et qui est le larron que le vous a desrobé ? – Des larrons, repliqua-t’il, je m’en sçay bien garder, mais mon malheur, et ma mauvaise influence m’ont sousmis à de certaines larronnesses, contre lesquelles il m’est impossible de me deffendre, et le pis est qu’elles sont d’une humeur que la premiere chose de laquelle elles se saisissent, c’est le cœur, de sorte que peu souvent puis-je demeurer avec ce meuble-là en ma maison. – Je croy, reprit froidement Dorinde, que s’il estoit vray qu’en effet ces larronnesses vous le derobassent, il y auroit long-temps que les dernieres venues n’en trouveroient en vous. – Vous vous trompez, interrompit Florice, car celles qui le desrobent, trouvant que c’est un si mauvais meuble, le luy rendent incontinent ; voilà pourquoy il y en a tousjours pour les dernieres venues. – Vous vous trompez vous-mesme, adjousta Hylas, et vous eussiez beaucoup mieux pensé si vous eussiez dit que d’autant qu’il est impossible que deux cœur puissent demeurer ensemble, sans que le plus fort chasse bien tost le plus foible, celles qui déroben mon cœur sont contraintes de laisser venir le leur vers moy, qui en fin devient le mien mesme, et depuis n’en bouge plus, jusqu’à ce que quelque autre larronnesse me le vient desrober pour me donner le sien propre. Et c’est pourquoy, Dorinde, si vous avez affaire de vostre cœur, que vous m’envoyastes quand vous pristes le mien, demandez-le à Florice, et vous Florice, demandez le vostre à Criseide quand vous la verrez, et que Criseide demande le sien à Madonte, et Madonte, si elle veut ravoit celuy que j’eus d’elle, qu’elle le cherche en Laonice, et qui aura affaire de celuy de Laonice le trouvera en cette Phillis. Mais vous, Phillis, si vous voulez le vostre pour le donner

à quelque berger, dites à cette belle druide qu'elle vous le rende ; car quant au sien que j'avois, il est maintenant en la possession de Stelle, qui par un eschange bien-heureux m'a donné le sien avec tant de courtoisie et de bonne grace, que je le garderay tant qu'il me plaira. – Mais Dorinde, interrompit Periandre, nous parlerons de ces cœurs une autre fois que nous aurons plus de loisir. Cependant Hylas vous vient advertir que vous n'estes pas assurée en ce lieu, c'est pourquoy il me semble qu'il seroit à propos d'y pourvoir de bonne heure. – Vous avez bien fait, dit alors Hylas, de m'en faire souvenir, cette nouvelle bergere m'ayant représenté je ne sçay quoy du temps passé, qui me faisoit oublier le present. Je vous diray donc qu'estant un peu loing d'icy couché dans un buisson, où j'attendois la bergere que j'ayme, qui devoit mener ses troupeaux en ce lieu-là, j'ay veu quatre hommes à cheval qui s'en venoient en grand desordre, et fort effrayez. Et de fortune l'un d'eux avoit un coup d'espée sur une main, qui luy faisoit perdre beaucoup de sang, ce qui les a contraints de mettre pieds à terre tout aupres du lieu où j'estois, en ayants laissé un qui prenoit garde si personne les suivoit, l'autre tenoit les chevaux, et le troisieme rompant quelque mouchor, et prenant un peu de boue et de terre grasse, l'a mis sur la blessure pour estancher le sang. Et cependant, j'ay ouy que l'un d'eux disoit que s'ils alloient un peu viste, ils rencontreroient encore leurs compagnons aupres de Ponsins, où ils s'estoient separez, avec lesquels ils pourroient revenir faire leur vengeance, et emmener cette fille que le roy Condebaut a tant d'envie de ravoir.

Aussi-tost qu'ils ont esté partis, je m'en suis venu sur le mesme chemin d'où je les avois veu venir, le long duquel j'ay rencontré quelques bergers qui m'ont raconté une partie de ce qui est arrivé en ce lieu où je suis venu expres pour vous dire que si vous avez volonté de ne tomber plus entre leurs mains, vous devez vous oster d'icy. – O dieux ! s'escria Dorinde, les yeux pleins de larmes, est-il possible que mesme en ces lieux champestres la fortune ne me vueille laisser en repos ? Periandre alors, prenant la parole : Madame, luy dit-il, quand nous sommes partis de Lyon, nous avons bien esté advertis que vous estiez suivie de plusieurs des gardes du roy Condebaut, c'est pourquoy, si vous croyez mon advis, vous vous mettrez en lieu où il ne vous puisse point estre fait de force. Il est bien certain que tant que Merindor, ce chevalier et moy vivrons, nous vous deffendrons contre tout l'univers, mais nous ne sommes que trois, et le grand nombre de ceux qui vous cherchent pourroit bien nous oster la vie, et vous faire apres quelque outrage qui seroit un plus grand mal que celuy de nostre perte, que l'on ne devoit regretter que pour vous avoir esté inutile. Lycidas alors qui y estoit survenu à ce bruit un peu devant qu'Hylas arrivast : Madame, dit-il, nous vous offrons tous de vous servir contre qui que ce soit qui vueille vous faire outrage, mais je ne laisseray de vous dire qui pour éviter un plus grand malheur, il seroit bon que vous fussiez conduite dans la grande ville de Mareilly, où celles de vostre merite sont honorées et respectées de chacun. Mesme la grande Nymphé Amasis et Galathée vous y caresseront, selon leur coustume, et sans doute vous deffedront contre toute sorte de violence. Chacun approuva grandement cet avis, et parce que Dorinde faisoit difficulté de se mette entre les mains de ces chevaliers toute seule, Florice, Palinice, Circéne et Celidée s'offrirent de l'y accompagner, pourveu que quelques bergers vinsent avec elles, pour ne revenir point seules le lendemain. Hylas, Lycidas, Tamire, Calidon et Corylas s'y presenterent fort librement, et cela fust cause que sans perdre davantage de temps, apres que ces estrangers eurent dit adieu à Alexis, Diane, Astée et Phillis, et aux autres bergeres qui s'y trouverent, ils se mirent tous en chemin. Les trois chevaliers, montez et armez comme ils estoient venus, demeuroient un peu esloignez de la troupe, en estat de les defendre, si l'on les fust venu attaquer, et les autres bergers aydans à marcher aux quatre bergers, et Tamire à sa chere Celidée.



Les chevaliers Periandre, Merindor et Bellimarte combattent les troupes du roi Gondebaut chargées de se saisir de Dorinde, sur le champ de bataille, Bellimarte, blessé. À l'arrière-plan, Dorinde, accompagnée d'Alexis, devant la cabane où elle s'était réfugiée.